



ARTAMOR

Yan Kouton



Éditions QazaQ

Les Cosaques des Frontières

Sur l'auteur

C'est par le roman que j'ai commencé mon parcours littéraire. Le premier, « Le Passeur », fut publié aux éditions Zinedi en 2005. Puis deux autres, « Les Oiseaux de Proie » et « Les Effondrements Souterrains », avec cet éditeur en 2007 et 2011. Un 4^{ème}, « Hostia », a été publié en 2015 par La Matière Noire. Roman hybride, il se déclinait en version classique et papier et en version numérique augmentée. Avec « Hostia » j'entamais un processus de destruction narrative et de recherche.

Parallèlement à l'écriture de romans, j'ai commencé à écrire de la poésie, à créer des blogs littéraires, partie intégrante de ma démarche. Blogs enrichis de photos ou de vidéos. Ces poèmes sont peu à peu sortis de l'univers clos de mes sites et ont été publiés dans des revues (la Revue des Ressources qui accueillait d'ailleurs des fragments de « Hostia », le Zaporogue, Le Cafard Hérétique, Ce Qui Reste, Les Cosaques des Frontières). Aux éditions Les Occultés ont été publiés une série de textes accompagnant des photos de Soly Sombra, « Les Mots sur L'émoi », en 2016-2017. En 2017 toujours, publication d'un poème dans le livre d'art du peintre André Jolivet, "Le Monde des Villes - Brest", aux Editions Voltije.

J'ai aussi exploré l'écriture de nouvelles, accueillies par la revue Short Stories, Le Cafard Hérétique et Les Cosaques...

Enfin, je poursuis un travail de parolier avec le musicien Gu's Musics. Pour lequel j'ai l'honneur d'écrire des textes. Deux albums à ce jour, Aquaplaning et Happening (sortie avril 2017). Je collabore également avec les groupes Dolly Matic, East, et la chanteuse Clarys (un texte de chanson à venir).

<https://sites.google.com/site/yankouton>
<http://yankouton.wixsite.com/kouton>

Yan Kouton est né en 1971. Juriste de formation, après avoir longtemps vécu à Brest, il est désormais installé en région parisienne.

Sur le livre

Je suis particulièrement fier de voir Artamor naître ainsi chez Les Cosaques, après tant de doutes et d'erreurs. Le texte était à l'origine la suite d'Hostia. Avec tous ces liens hypertextes et intimes qu'il a fallu débrancher un à un. Un peu comme lorsque l'on sépare des siamois. L'opération a été dure et violente et m'a conduit près de la folie textuelle. A présent les deux textes sont autonomes l'un de l'autre.

J'ai conscience qu'Artamor est un livre difficile. Il représente pour moi ce « point Celan », c'est-à-dire cette impossibilité à un moment donné d'écrire une « histoire ». Frappé par je-ne-sais quel désespoir que je soigne ainsi. Ecrire, non un récit structuré et balisé, mais une expérience. Une réflexion pour survivre en dépit de l'échec du langage et de l'histoire à dire totalement l'existence et sa désolation.

Artamor est donc cet homme qui tue comme il pourrait créer une œuvre d'art. Pour signifier le naufrage de l'art...L'art à mort...Qui n'empêche pas le pire de subvenir. Mais pourtant...Art et amor...Le geste créatif demeure sans doute l'ultime espoir, la tentative la plus aboutie de rester parmi les hommes. Et l'expression humaine par excellence.

ARTAMOR

LUI

D'un instant d'inattention. D'un geste incontrôlé. Pulsion, pensée irrationnelle, comme on rate une trajectoire. Qu'elle se termine dans le sang. Les gémissements. Les gémissements t'en souviens-tu ? De ces cris plus coupants qu'une lame, plus insupportables que la douleur la plus extrême.

Pourtant tu en avais déjà connues. De ces douleurs extrêmes. De celles qui laissent des traces. De celles qui blessent à vie. Mais ces cris-là...Des gisants aux yeux ouverts. L'existence filant comme étoile. L'existence qui pour toi se manifestait encore. Tu la sentais dans ta poitrine...

Battre toujours
battre acharnée
battre à pleurer.

Les flammes de l'enfer...Quelle blague, mauvaise, éculée. Les flammes de l'enfer ou le moteur-fumerolle. Métal torsadé, plastique brûlé. Et le sang, le sang très vite. Son âpreté. Odeur d'une fin de parcours. D'une fin inscrite depuis longtemps dans vos chairs.

De cet instant je suis né
de cet instant je suis sorti
de mon néant.

Tu étais ma cible. Mon angle d'attaque. L'intervalle dans lequel je me suis engouffré. Tu sais à quel point la ville digère tout ce qui s'agrège à elle. Tout ce qu'elle détruit pour en faire son tissu, son vêtement bariolé et riche ou décomposé.

Moi c'est en marchant que je me créé. C'est en tuant que j'existe. Comme si le mouvement, ce phénomène, emportait ma vie. Ainsi mon existence est ce parcours qui se dessine peu à peu. Ces kilomètres parcourus sont la matière première de mon œuvre. Le meurtrier que je suis est un individu mobile dont les divagations fondent la création.

Ce nomadisme est devenu le centre de ma pratique. Tuer comme le touriste visite, comme il se déplace et abandonne derrière lui poubelles, dépliants, nourritures. Moi ce sont des cadavres que je laisse dans le décor, pour preuve de mon passage.

Librement je déambule et brise, à mon gré, l'ordre des villes que je traverse. Je suis cet inventeur pris dans les courants de la cité, avalant sa violence et ses drogues. Les corps et les âmes. Déchirant peaux et visages. Je suis dans son battement irrégulier, dans ses traces. Et j'en ajoute de nouvelles. J'en laisse derrière moi qui deviennent des signes tangibles. Des vibrations intimes si belles pour celui qui sait les écouter.

Enfin le monstre s'endort...Dans une flaque de béton. Les choses que l'on voit vraiment sont rares. C'est comme ça. C'est bien de comprendre le mal. De le voir enfin...Je vous emmerde tous...Même si au fond on en crève...Mais tout le monde crève à dire vrai...Alors quoi ? Adopter toute cette violence ? Voilà...Ça c'est bien : adopter toute cette violence et marcher.

Et aussi admirer les pancartes, les enseignes et les vitrines. Ces caisses qui brûlent les...Ce pauvre diable qui en me voyant s' imagine je-sais-pas-quoi...Il est bon pour les urgences. Avec les feux brûlés, cette lumière vive et ce vent.

Ce vent qui donne envie de tuer. Un bon vieux coup de fusil...Une bonne vieille décharge de derrière les...Pas toi merde...Et pourquoi pas ? J'aime ça. J'ai toujours aimé ce vent cette foule un peu bourrée...Et donc les coups de feu. Tous ces types qui ne ressemblent à rien...A l'affût d'un signe pour sauter à la gorge... Et qui flirtent avec cette pute. Vous comprenez ? On ne pouvait pas faire autrement...Voyez c'est exactement ça...La vie tout ça...Faut bien survivre...Enfin le monstre approche.

Comme collectionneur, avant d'éliminer, je repère et me déplace au même rythme que ma victime. Sur elle je prélève quelque chose. De la chair ou un objet. Le fruit de mes déplacements. Lors de ma course je prélève. Puis à sa fin, je réunis ces fragments. Trésors de vie offerts à la mort. Objets d'infinis, marches et recherches. D'infinis détails qui me collent à la peau. Accumuler ces restes urbains. Avec à mes trousses un enquêteur, mon visiteur, celui qui croit connaître mon œuvre. Qui entre en moi comme dans une galerie d'exposition. Photos, objets, performances, mises en scène. Tout y est.

Tuer me demande du temps. C'est un geste gratuit et lent. Tout le contraire de la ville. Sans aucune logique économique, utilitaire. Ça ne sert à rien. Ça ne s'inscrit nulle part comme profitable. Ça brise le rythme de cette machine à cracher de l'argent. Le meurtre est une tâche tellement supérieure, au-delà de tout. Un travail en marche.

C'est un acte de colère, de protestation. Contre ce qui assigne à l'individu une fonction, dont il est prisonnier pour sa vie. Comme la revendication de mon incapacité absolue à me spécialiser. L'idée même d'avoir à le faire me détruit. Me retire toute envie de poursuivre ma route.

Les chiens de l'ordre économique enferment chacun dans un registre défini. Coupent les jambes et crèvent les yeux. Ce n'est pas moi qui mutile. Ce n'est pas moi qui supprime le désir d'être libre.

Ainsi je vois la ville. Je la caresse, peau si douce ou si âpre. Ainsi j'en observe les précipitations et les accidents. Disparaître dans le flux, le questionner, faire corps avec lui. Lui donner sa part d'essentiel. Ainsi le temps m'appartient. Pas une seconde, pas une minute pour la société...Scander le temps, le marteler, lui donner une apparence. Chaque corps égrène le temps écoulé. Le cadavre, son ombre, des heures à subir le soleil puis la pluie.

A subir les assauts de la durée. Le corps abandonné, au fur et à mesure que les heures passent, désigne, peut-être pour la première fois de son existence, sa matérialité. Il existe en disparaissant peu à

peu. En se rigidifiant lentement. En totale harmonie avec le lieu que j'ai choisi pour lui.

Lieu dont il est pour un moment l'attraction principale. D'abord dissimulée aux regards. Puis projeté soudain dans la lumière. Spectacle extraordinaire. Les victimes déposées ne représentent pas le néant de ce monde. Mais plutôt sa part de vérité. Cette déchirure dans le tissu qui laisse alors passer la lumière. Un instant seulement il apparaît quelque chose, de l'autre côté.

Et il y avait toi. Que j'ai d'abord approché par petites touches. Dont j'ai d'abord imaginé la vie. De toute mon inapparence, glissé au cœur des foules. Ce lourd secret que je porte pour seul bagage. Mon seul horizon est de marcher. C'est en marchant que j'ai remarqué tes fragments. Chaque victime, sais-tu, est un déchet que je sublime. Un rebut abandonné au gré de mes circulations, qui rejoint alors les autres flux pathétiques de la ville. Ses flux si pauvres.

Ce n'est pas interrompre la vie de l'autre, pour en devenir le maître. C'est le rendre à sa condition évanescence. Et c'est ma gravité, cette autre dimension de la cité. Que seule la délicate action de tuer dévoile. Il demeure une image bien ancrée dans les esprits qui auront croisé mon œuvre. Sur le fil de mon rasoir affûté.

Contre tout ce qui a éliminé la sensibilité, l'intériorité, le spirituel et même l'identité. Le seul art qui ne soit pas une arme, une attraction décorative. Inutile et sublime, savamment pensé. Son aura d'intimité...Un art, au fond, classique. Qui refuse la disparition de la mémoire. De sa mémoire. De son expérience. Qui s'immisce dans les failles et les creux, les éclaire et révèle ce décor habituellement dissimulé. Imprime une allure nouvelle. En tuant je manipule le temps. Je m'en saisis, le reconfigure.

Le cadavre n'est pas un simple objet, c'est un univers en changement perpétuel. Les passants interagissent avec lui et finissent malgré eux mon œuvre. En y apportant leur touche personnelle.

La victime occupe la place de sa réalité mise au ban. Elle balise le vide à l'endroit où je l'ai laissée. Ici reposent les valeurs absolues.

L'infini qui a sombré...Et ce devoir alors de rassembler le spirituel et le profane. Enfin réunir en un lieu-sépulture, un lieu sacré, ce qui n'aurait jamais dû être séparé...Des œuvres avec la vie, les actes et les souffrances qui font l'expérience. Comme un artiste je vais au-delà d'une toile, d'un objet...Je vais vers les autres...Je fais exploser les supports et les surfaces, toutes les limites. Je cours après cet environnement où tout ferait sens.

Et pour ça j'utilise ce que l'art enfermé ne peut, ne veut plus, utiliser. La vue les moments, tous ces gens et leurs odeurs. Montrer, comme une première fois, le monde tel qu'il est. Ce monde que la plupart n'ont jamais encore vu, éprouvé sans doute mais jamais reconnu. Tuer pour apprendre...

J'interroge avec méthode l'existence. Je recherche la plénitude, en me plongeant au centre de mon œuvre, comme Pollock perdu au milieu de sa toile couchée. Immense à l'intérieur. Ton intimité et la rue, c'est la même chose à mes yeux. Tu n'es rien en toi-même. Qu'un fragment minuscule d'un tout. Te priver de ce à quoi tu tiens le plus pour te rappeler à ce monde apaisé, à cette unité absolue. Pour que la beauté s'épanouisse dans la réalité. Tout fait corps.

Tuer pour interroger la capacité de chacun à dialoguer avec l'art. S'agit-il de laisser, gisant, un corps muet ou bien commence-t-il à se fondre à se métisser de la rue, de la terre le recouvrant, des feuilles qui se collent à lui ? Je l'ignore...Fracturé que je suis entre ma haine de cette rue grouillante et informe et mon amour de la beauté de l'ordre gracieux.

Cet impensable espace qui est de chair et l'ossature qui naît et vit dans le désordre, la violence et l'inachevé. Le non-érigé contre le bâti...Cet incertain relié au destin.

Tuer pour m'intégrer dans un monde explosé, essayé d'y faire lien. Le traverser dans toute son épaisseur. Le cartésien ne veut voir de ce monde qu'une universalité lisse. Sans les aspérités qui s'y agrègent. Que l'on doit unifier oui...Mais pour et par la beauté. Non pour ce semblable consumériste. Où s'arrête un corps ? A son enveloppe ? Aux souvenirs ? A ces restes que j'accumule ? Nos limites biologiques nous jouons à les ignorer, avec nos appendices

technologiques. L'espace de mes confiances ne s'étend nulle part ailleurs que sur ce corps. Celui de ma victime.

Ces lieux investis par la dépouille, corps-diffus, monde-de-la-mort, sont des miroirs. Des objets-miroirs, projections sensibles. J'y forge des récits qui sortent du trottoir, de la terre des jardins publics. Paysages ensanglantés. Alors la scène devient une œuvre, littéralement. On ne la distingue pas durant un laps de temps variable. Elle reste même invisible, jusqu'à ce qu'un passant l'éclaire, lui confère enfin son existence pleine et entière. Nomade je donne un sens à ce territoire. Je sème lors de mon passage des principes oubliés. Mon action est plus une naissance que décès. Origine que fin. Mon geste génère autre chose. Il rétablit les flux, rend à ces êtres devenus immobiles leur énergie. Ce qui les relie à la terre. Qu'ils deviennent à leur tour autre chose. Retrouvent leur capacité à renaître sans l'apport fulgurant, aliénant de la technique.

Il y avait toi... Cette nuit accidentée te laissant sur le carreau. Survivant. Puis rongé accablé. Au point de gâcher la chance d'en être encore de ce monde. De ce miracle que l'on présente. Au point de n'en savoir plus rien. D'en reléguer la lumière bénie dans une cave. Celle dans laquelle tu t'es muré. Réduisant ta vie à des transactions sommaires et toxiques des jeux sans intérêt. Tout rempli de remords. Tes remords c'est eux qui m'ont attiré, comme animal attiré par le sang.

Ta blessure, les remords qui s'écoulaient de la plaie, que j'ai lapés, dégustés. Trouvés si bons. Délicieusement salés-sucrés. Tu pouvais attendrir tu pouvais séduire avec eux. Tu m'as remis en selle. Relancé dans ma course.

Sur les berges tu regardais défiler les vedettes fluviales. Sous le ciel blanc voilé pollué de Paris. Ciel minéral. Plus vraiment naturel. Déjà modifié. Chappe de cette étrange activité frénétique de la ville.

Et moi je vois des mains dans la terre, des jambes accrochées aux branches. Une tête largement décomposée, à moitié enfouie dans le sol meuble. A la manière de Tetsumi Kudo...

Je suis Dieu. Je la vois éclatée. Morte. A l'état sauvage. Comme pour appréhender les formes qui n'existent que pour le puissant. Celui qui voit par-delà le réel enfanté. La pourriture et l'abject. Voilà le réel adulte. Maturé. Mi animal-mi humain.

En te privant ainsi de ta femme, je veux te faire comprendre que c'est toi qui l'as fait disparaître en premier. Toi qui l'as rejetée au motif de tes remords. De tes souvenirs. Je te l'ai retirée pour que tu saches que tu n'as pas vu ce que tu aurais dû voir. Sa disparition a changé l'appréhension physique et morale que tu en avais. Ceux que tu aimes ne sont jamais un donné.

C'est toi qui a tué le dialogue qui te liait à elle, qui la faisait de chair et d'âme. Tu as fait de ta femme une sculpture déposée sur le parvis d'un immeuble massif et laid. Ce qui vous unissait avait disparu. Elle n'avait plus d'effet sur toi. Elle était déjà morte. Alors je l'ai en quelque sorte réinventée, en la supprimant.

En dépit de tes peines sincères et profondes, en dépit de cet anneau si fin de l'union, tu ne l'as pas sauvée de toi-même. Au sommet de la vie elle n'a connu que l'amertume de son abandon. Je te rappelle la fontaine du paradis, ce retour à la source. A la contemplation.

« Toi qui est ma chair. Tu fus la compagne de mon exil en attendant de partager le ciel avec moi. Je partirai le premier vers le seigneur, mais je te le promets, en temps voulu je reviendrai vers toi et je te reprendrai »... Voilà ce que tu aurais dû lui dire et vivre.

« Lorsque le faux évangile du fils de perdition et de ses prophéties sera annulé, ceux qui instruiront alors dans la justice de nombreuses personnes apparaîtront semblables à la splendeur du firmament et luiront comme des étoiles pour toute l'éternité »... Voilà ce que je suis. Un de ceux qui instruisent... Je suis « la plaie et le couteau » ...

Ta femme altérée est rendue plus perceptible. C'est en constatant la perte, l'abandon, que tu pourras reconstruire ce que tu as délaissé et détruit. Ce corps, son corps, relie des espaces connectés aux abonnés absents. Ces territoires en toi que tu as laissé dériver, s'éloigner. Le signe que je laisse derrière moi n'est pas ce triste

signal, cette banale indication sur un plan...C'est un repère une allégorie.

Je suis parvenu à t'en priver en te suivant pas à pas. Au fil de tes marches. De tes dérives. Il y a eu l'hôpital et la rééducation. Dont tu ne parles jamais. Ces mois à souffrir. J'étais là, tu ne me voyais pas. Ces mois à réapprendre à marcher presque normalement. Alors que ta jambe droite est quasi morte, et qu'une de tes fiertés a longtemps été que cela ne se voit pas. Si ce n'est la canne et la morphine. C'est tout. Pour le reste tu marches normalement, aussi longtemps que tu le veux. A condition de te goinfrer de Skenan. Et surtout de serrer les dents. A force tu n'as plus rien senti. Au fil du temps tu es même devenu insensible. A toi-même puis aux autres.

Cet état, étrange, dans lequel tu évolues en permanence. Mélange de présence et d'absence, de charisme et d'effacement. Cet état inquiétant qui est le tien. De douleurs refoulées d'examens enchaînés de rendez-vous quotidiens. Ce rythme, un rythme infernal, où les salles d'attente sont devenues ton univers. « Salle d'Attente » ... Attendre ... Encore et toujours. Attendre. Voir défiler les minutes et les heures. Les jours puis les semaines. Et t'éloigner toujours plus loin. Pour les rejoindre ? Expier ? Les retrouver ?

Je t'ai suggéré à de nombreuses reprises que tu n'y étais pour rien. Que l'alcool versé était le fruit d'un choix collectif et partagé. Que le dernier verre, celui que tu as offert, n'est pas ce fléau ultime, ce geste maudit. Ce serait trop simple et tu le sais très bien.

Mais rien n'y a fait. Rien. Il m'a fallu agir. Me faire violence. Au sens propre.

Dès l'hôpital je t'ai donc pisté. Parce que je voulais t'éviter ce désastre. Je le voulais vraiment. T'éclairer avant de te retirer celle dont tu partageais la vie. Je le voulais pour me prouver à moi-même que je n'étais pas définitivement perdu pour la communauté humaine. J'ai échoué. Et cela m'a plu. Au-delà de tous les plaisirs qui me sont offerts par l'existence. Celui de tuer reste le plus intense. Mon échec est ma joie. Je ne suis pas à une contradiction près.

Au fond ce qui compte c'est nos actes, pas les mots, parfois si versatiles. Mes actes eux sont d'une cohérence absolue. Tu en es la preuve. Une parmi d'autres. Parmi toutes celles que j'ai semées. Avec la frénésie d'un fou et la régularité d'une machine. Une sorte de mix parfait. D'équilibre remarquable entre la passion et la raison. C'est ce que je suis également.

Par ma fenêtre je vois la frondaison d'une forêt miniature, plantée là entre deux rangées d'immeubles. J'en aime les variations, les changements que le temps lui impose, alors que la journée déroule ses bras accueillants, que le soir les referme doucement sur les arbres. Et qu'ils prennent cet aspect sépulcral. Celui de silhouettes humaines qui s'effacent avec lenteur.

Vaincus par la rotation infinie des astres. Victimes évincés du jeu. L'impression que sans moi, sans mon regard, elles seraient à jamais oubliées. Jamais relevées de leur éviction par mon geste paradoxal.

Tu es rentré à l'hôpital conscient, sérieusement blessé. Il a fallu se battre pour sauver ta jambe. Il a fallu se battre pour que les corps évacués tout prêt de toi – tu pouvais les toucher, tu as entendu leurs derniers souffles, tu n'as jamais rien dit sur les mots échangés. Peut-être aucun, peut-être des regards, une main portée posée sur eux pour un soulagement – ne te conduisent pas sur le champ en enfer.

Si seulement tu pouvais comprendre ce qui se passait...Je le crois. J'ai la conviction que tu as tout de suite compris. Qu'il se jouait là la pire des comédies que la vie peut offrir. Je sais aussi qu'aujourd'hui encore tu es de l'autre côté, que ton regard parfois s'embrume, que tu disparais alors dans ce désert, territoire inhumain de peurs et de convulsions. Que tu l'arpentes inlassablement. Qu'il te happe t'avale et te digère. Que tu as toujours voulu y revenir. Pèlerinage macabre et destructeur. Inlassable travail de sape.

Sur ton lit. Immobilisé. La perte d'une jambe t'importait peu au fond. Tu l'aurais acceptée. Voire précipitée. Refusant de te soigner correctement. Pour qu'en toi tu ressenties le vide et la mort. Qu'une

part de toi-même soit refroidie à jamais. Au début cela t'a aidé...Puis la complaisance s'est imposée. A pris le pas sur tout. Envahissant le moindre espace libre, tous les interstices de ta conscience. Devenant ce bruit profond et permanent. Un peu comme celui provoqué par le vent dans le feuillage, chuintement morbide et séduisant.

Tu m'en as parlé un jour. Tu m'as dit qu'il ne quittait jamais ton cerveau. Que c'était ton abîme. Dont tu n'as jamais parlé aux médecins. Décidant de l'adopter. D'en faire un tortionnaire invisible. La même obsession toujours. Même désir malsain. Pulsions de mort. Tu m'as trouvé.

C'était inévitable. Comme si tu m'avais créé de toutes pièces. Engendré des pieds à la tête.

De l'hôpital je garde de toi la sensation physique d'un froid terrible. Tu pouvais être traversé par des frissons terrifiants. Rien ni personne ne pouvait alors te réchauffer. Ça durait longtemps, des heures parfois. Tu pensais que c'était la mort. Qu'elle habitait en toi.

Les dépouilles te revenaient. Tu étais leur sépulture. Tu étais une tombe. Et tu l'es resté. Infligeant à ta femme la saison morte. Saison qui est mienne.

Elle aussi je l'ai suivie. Cette épouse délaissée. Suivie étudiée observée. Puis j'ai abrégé la souffrance de l'abandon. Les douleurs dont tu n'as jamais mesuré l'étendue la profondeur. Lorsque tout entier disparu dans les vapeurs d'essence et d'acier, tu ne voyais plus rien. N'entendais plus rien. De ce monde et de son expression, de sa contingence, de la soumission au hasard. Assujetti aux contraintes qui traversent et tuent la poésie. Mais pas seulement la poésie. Suffoquant sous les larmes.

Alors si près d'elle, à écouter les battements de son cœur assombri. J'ai dessiné notre futur. Celui que je vais mettre à présent par écrit. Inscrit à jamais comme un serment. Forgé dans et pour l'éternité. Il déroule ses effets dans un univers parallèle, ouvert à ceux qui s'immolent. Quittant cet espace d'apparences. Je l'ai prise et caressée à ma façon. Adorée. Et suicidée. C'est vrai.

Lors même que tu sombrais. Le signe tangible de ton abandon. De ta fuite au monde. Ta fatigue tout exprès destinée à ne jamais regarder autour de toi.

A ne t'émouvoir que sur le virtuel. A ne plus jamais prendre dans tes bras le corps jadis aimé. Crevant de trouille. De méfiance. Abritant l'esprit des êtres laissés dans la carcasse fumante, les seuls qui t'intéressent alors. Au mépris du reste. Oublieux de la détresse véritable, que l'on découvre si l'on accepte de s'ouvrir à nouveau. De voir ici-bas ce qui s'écroule véritablement.

Comme son âme à elle avec laquelle tu ne communiais plus. Cette âme je l'ai rendue à la lumière. Fut-elle celle de la mort.

Sais-tu comment je l'ai ciblée ? Attachante et rare. Devenir plus invisible chaque jour. Devenir plus mince chaque heure. Ne trouvant chez toi que le froid dont j'ai parlé.

Le sais-tu ?

Et cela t'intéresse-t-il ? Je n'en suis même pas certain. Même tes pleurs ne l'indiquent pas. Ne le révèlent pas. Pour qui ? Pour quoi verses-tu des larmes ?

Tu devais la chérir
 Tu devais la protéger
 Tu devais la choyer
 Tu le lui avais promis

Ecrit
 Ce sont tes mots
 Tes promesses
 Plus que cela
 Tellement plus

Jusqu'à l'accident
 Ton épuisement

Ma renaissance

Ma renaissance, moi qui végétais, me faisant oublier dans le silence. Ecrasé par la vulnérabilité du fuyard. Celui que je devenais à chaque œuvre accomplie. A chaque corps gracié. Assoiffé de sang-victime, je dois conclure avec le divin cet étrange accord : être.

Le temps qu'il convient aussi fragile que ceux que je prélève. Là je comprends mieux encore leur situation. La peur permanente. Je passe et repasse mon esprit sur leur souvenir. Comme une langue sur une peau.

Cette emprise d'une solitude infligée, soudaine. Lourde comme une enclume. Et l'impuissance. Cette infirmité invisible. Je ressens tout cela. Puis je me recharge. Peu à peu je redeviens l'incarnation de l'invulnérabilité. Plus que cela même. D'une puissance créatrice sans limite.

Ton épouse. Ce jour où sortant de ta chambre d'hôpital elle m'a frôlé. Me laissant dans son sillage retourné par sa détresse. Me laissant son odeur délicate. Mélange de parfum-sueur, qu'il me suffit de retrouver dans ma mémoire pour replonger dans son être. Le reconstituer tout entier.

Je suis comme aspiré par sa présence blessée. Le seuil de sa souffrance.

Infranchissable pour la plupart des mortels. Mais pas pour moi évidemment. Puisque le franchir ce seuil est ma quête. Ma résolution absolue. Je la prends dans mes bras. L'étreins aussi fort que je le peux. Comme pour entrer en elle. M'allonger en elle ensuite. Lui rendre grâce, lui réciter une prière. Douce et profonde. La porter et la déposer sur tes remords en pétales.

Je suis comme aspiré par son malheur à interrompre. Celui que tu as semé. Alors qu'elle ne demandait qu'à te sortir du sable mouvant qui t'absorbait peu à peu. Tu la tenais fermement par un bras pour l'attirer dans ton marasme. Qu'elle y tombe, qu'elle y étouffe avec toi.

Elle serait morte de toute façon.
Elle n'avait aucune chance. Aucun secours.

Sauf celui d'être la victime expiatoire. Alors que tu lui réservais la pire des morts. La mort du cachot. Dans ce dessein aussi injuste qu'inutile.

Territoire en jachère, de plantes et d'arbres à leur sort laissés. Envahi au fil d'un temps rédhibitoire. Le temps pulsé à ton poignet par la Michel Herbelin de ton père décédé. Le temps des coups assésés de sa pensée guerrière. Vérité d'une enfance rédemptrice. Prisonnière plus tard des hôpitaux. De tes nuits aux hurlements de fou. Punitions poisons aux allures de fausse guérison. D'une autre tribu. D'un autre continent.

Absorbée comme une vérité. En fait un étouffement, un trop plein de substances évanouies pour une illusion destructrice.

Ton épouse était ce continent initial, ton origine. Que tu as bafouée oubliée négligée. Transformée en paysage lunaire, en vision hache de guerre. Et dans le fond cette alliance était taillée dans la douleur. Son prélèvement n'est que le sommet culminant d'une lente dégradation. D'une décision arrêtée depuis longtemps. Tracée à l'évidence de pleurs.

Comme à chaque fois que je m'incline face à la mort, que je prends le parti d'une lumière déclinante, je remonte vos vies comme le cours d'un fleuve. De la source à la mer. De la naissance au décès. Je suis les méandres et les courbes. Je contemple les paysages, je me plonge parfois dans les eaux, quand, claires et pures, elles m'accueillent comme un lit.

Le fleuve devient mon lieu. Mon territoire. Et rien ni personne ne m'en déloge. Jusqu'à ce que mort s'en suive. Alors les eaux se referment sur moi.

Donc j'ai remonté ton fleuve. Pour saisir ce qui t'anime, ou plutôt te détruit.

Tu es le fils d'un officier de marine devenu cadre supérieur dans la grande distribution, puis patron. Cette grande distribution avaleuse d'hommes et de temps. Avaleuse de vies et voleuses. Qui rendait alors ses soldats alcooliques. Ainsi avilis et dépendants ils ne comptaient ni les heures ni les coups. Et cognaient parfois, de retour chez eux, sur leurs enfants.

L'alcool le bruit la fatigue.

Autant de causes et d'excuses. Autant d'erreurs et de suicides à petit feu.

Les dérouillés pleuvaient sur ton corps à des endroits ciblés. Pour avoir fait de la boxe il connaissait ces choses-là. La manière de cogner sans laisser de marques. C'est un art. Un art subtil et pervers. Le même geste peut tuer ou seulement blesser. Faire un énorme hématome ou ne rien laisser paraître. C'est une question de dosage, de finesse de la peau aussi.

Quand pour une raison futile tu déclenchais sa colère tout se réduisait à cet espace minuscule te séparant de lui. De ses yeux de ses poings. De cette masse si menaçante qu'elle t'écrasait avant même qu'elle ait sévi. Désintégré avant même d'être atteint par ses coups. D'une violence inouïe. Soudains et brutaux.

Tu coulais à pic. Perdais tout contact avec la matérialité, cherchant à te réfugier quelque part en toi. N'y arrivant pas toujours. Tu te mettais alors à trembler.

Tu te mettais à douter de toi d'une façon si profonde que ce doute entraînait ton existence. Tu n'existais plus. Et cette absence à toi-même est devenue chronique. Une habitude pernicieuse. Un mécanisme de défense...Mettre entre toi et le monde, et les autres, une telle distance parfois. Une telle froideur qui ressemblait déjà à la mort. Une âme errante dépourvue de corps.

Ce corps que tu t'es mis à démolir avec minutie. Subir outrages, des excès.

Te faire battre à nouveau,

choisir le plus dur,
le plus âpre,
le plus humiliant
des chemins.

Dérèglements en pagaille.

Colères projetées puis refoulées tour à tour. Violence avant que le moteur ne casse. N'explose sous la pression. Te voilà fracassé déstructuré. Belle mécanique brisée.

Ce filet de voix cette maigreur. Comme des restes de quelque chose de puissant. Qui fut puissant. Qui ne l'est plus. Qui ne veut plus l'être. Une sorte d'anti-surhomme, qui par un effet paradoxal le devient quand même.

Parce qu'il en faut
du courage pour
encaisser tout
ce que tu as enduré.
Volontairement ou non.
Se défaire de l'emprise,
se défaire de la douleur.
Se démettre puis
se relever.

Et percevoir ce qui ressemble à la glaciation. Vaste étendue désolée. Après le choc.

Aucune main tendue,
aucune main à saisir
en retour.

N'avoir de l'existence que le versant abrupt. N'en jamais voir les trésors et les douceurs. Ne jamais peser sur personne. N'être le poids de rien.

Aux transports aliénants
Tout ce qui rabaisse
Tu opposes ta chair

Et tes brisures d'âme
Sur lesquelles je m'allonge.

Sur lesquelles à présent je prospère et me déploie. Ta vie, des cendres que je disperse. Tout ce que tu as broyé de tes mains, que j'ai récupéré puis recueilli. Chapelle ardente dans laquelle ta femme repose encore. Elle, prélevée une nuit. Acte charnel. Etreinte au cœur d'une obscurité bienveillante. Toute emplie de son odeur de son humeur de ses mots. Dois-je te les offrir ? Les déposer comme offrande sur ton chagrin ? Les planter comme fleurs précieuses dans la terre ? Qu'elles s'épanouissent là, comme résurrection. Je ne dis pas rédemption. Ce n'est plus possible. Que tu les vois les sentes, les cueilles peut-être. Les admires et les pleures aussi.

Et puis le désir, le désir sans nom de tout quitter parfois. D'abandonner là son enveloppe et ses liens. Ne ressentir que son esprit ses méandres. Circonvolutions de ses pensées. Léger, profond à la fois. Entièrement tourné vers son aspiration, sa respiration.

Ce désir je l'assouvis, moi, en prélevant sur la souffrance ma contribution.

Elle sortait de chez vous. Au crépuscule. Pour marcher d'abord sans but. Pour trouver, qui sait, quelque part un vis-à-vis. Une présence. Une peau à caresser. Une voix à entendre. Elle suintait la solitude. Son versant le plus terrible. Puis elle est parvenue au seuil de ce quartier festif. D'espérance et de désolation. Où s'enchaînent les bars et les pubs. Elle veut boire à présent.

Un réflexe aussi triste que banal. Je disparaissais dans son ombre. Dans ses pas. Je deviens elle. Sa silhouette. Son souffle. J'épouse son être. Je retrouve les signes d'elle. Ceux dont j'ai déjà parlé.

A chacun de ses pas, le sens de sa détresse explose, son indicible profondeur m'enchanté, me bouleverse, m'attire furieusement.

D'abord dans le premier bar. Où dépossédée de son rêve elle s'est laissée emporter par l'ivresse. Un verre après l'autre. Elle était belle.

Etrangement préservée des méfaits de l'abandon.

Etrangement habitée par une beauté désespérée désespérante.

Etrangement assise au comptoir.

Et moi de la regarder. La dévorer des yeux.

Quelle vie voulais-tu ? Quel destin voulais-tu te construire ? Ta complaisance : un cancer. Ta lumière : inutile.

Ce qu'elle te montre ne te sert pas. Ne t'épargne aucune erreur. Au contraire. C'est comme si elle t'attirait vers ce qu'il ne faut pas.

Vers le trouble et la confusion.

Tu choisis le pire, sans la moindre volonté d'en réchapper. Et ta détresse, dépression occidentale, n'est qu'un miroir déformant. Grossissant tes faibles périls. Ceux qui, au départ de ton parcours, n'étaient que broutilles. Avant les avalanches et les tempêtes.

Et moi je vis dans ce désert limpide. J'en fais une fête une ivresse une descente aux enfers. J'y trouve un air d'Artaud. Plus violent plus authentique que nulle autre. Suivant les cicatrices, la désolation. L'état désemparé. Ce goût de mort. Témoignage de la souffrance inhérente à tout. Puis de vouloir la souffler l'exploser. La marteler aussi. Pour sculpture et paysage. La renverser comme alcool. Y mettre le feu ensuite.

Qu'elle embrase tout. Société, son ordre imprimé, accompagnant la vie puissante au cimetière. Aux cendres. Lui intimant le sordide au lieu du vital. Qu'elle décime ce cheptel grégaire et sot. Qu'elle engendre le drame.

Parce qu'enfin, la voilà la poésie. Elle n'est que ça. Un drame. Une vision vraie. La plus proche possible du drame de l'origine. Un drame presque gai, bien qu'issu des ténèbres les plus impitoyables. Arrachées à la chair par ce coup de massue dont il parle.

En « pleines convulsions » je t'ai réveillé. J'ai tué ton épouse.
Toi, l'inerte. J'ai gommé son existence, oui.

En conscience pleine et entière. Pour toi. Pour t'offrir la chance de
comprendre ce que si peu parviendront à saisir. Je garde pour moi
son visage apeuré. Son corps tremblant. Corps-muraille fissuré.

Attaché aux sévices Aux souffrances de l'origine. Toujours elles. Ce
lien brisé. Accidenté. Admirablement détruit sous tes yeux.

Et dans les siens ton reflet. Mon ami, frère de mort, par la main je t'ai
pris. Téléporté de l'autre côté. Sur la berge la plus noire de
l'existence.

L'on pourrait penser que j'ai provoqué ton accident. J'aime à le
croire. J'aime à croire que je suis faiseur de ces drames essentiels.

Providentiels. De ces drames fondateurs. Sur lesquels je construis le
meurtre. La peine et la prise de conscience. Salvatrice.

Aux teintes restaurées. Couleurs retrouvées une à une. Ce lent
travail de création. A nouveau ton esprit resplendit. Se pare de ses
feux éclatants.

A ton ombre s'attache maintenant mes lumières. Moi qui suis habité
par ta femme. Nouveau lien pour elle. Accueillant, et ma douceur,
j'emploie ce mot à dessein, ma douceur oui.

Après la violence. Comme condition indispensable. Préalable.
Préliminaire.

Ce beau mélange sur toile. Apposé sur son malheur. Celui qui ne
peut se diluer. Qu'aucune sanction ne peut, avec raison, atténuer.
Ce malheur que la société voudrait apprivoiser, donner à voir,
comme spectacle.

Et c'est moi qu'elle prétend condamner. Et c'est moi qui devrais
être coupable ? De quelle infamie ?

Lors que les palabres et discours supplantent l'intelligence. Que les effets et le bruit font l'action. Que les faux-semblants et le vent deviennent pensées. La politique et ses serviteurs ne sont que tristes apparences. Remplies de leur suffisance pour seule compétence.

Quelle est donc la mesure de l'importance ? De l'utile et du beau ?

Quel est donc ce territoire où la vie n'a plus la valeur de son temps ?

Où l'amour n'a plus la valeur de son poids ?

Où les sentiments sont inversés, monétisés renversés salis ?

Où tout n'est que caprices.

Je ne suis coupable de rien. D'aucun crime inscrit dans votre code qui n'a plus le sacre de l'humanité. Le sacre d'une valeur légitime. Celle de l'existence et de l'humilité.

Au désespoir, seul horizon indépassable, on ne répond que par l'infâme et la fatuité. Etablis comme règle commune. Comme une paix dévoyée trahie. Il n'est pas question d'idéal ici. Ou de la moindre utopie. Il est question de trahison. La pire espèce. Où l'indifférence remplace la censure.

Où l'on tue par étouffement et paupérisation.

Le meurtre de masse la déflagration sont l'apanage des politiques. Mais que l'artiste-individu remette en cause les fondements tronqués d'un système dénaturé, il est immédiatement impitoyablement relégué discrédité.

Ses maigres moyens de subsistance lui sont retirés. Nul besoin de l'assassiner. De le condamner pénalement. Il suffit d'en faire un pauvre. De le faire glisser vers un de ces quartiers de relégation.

Et d'attendre qu'il s'autodétruise qu'il soit dévoré par la meute.

Et l'affaire est close.

Par prélèvement successif je maintiens mon équilibre. Je rends coup pour coup. Et je m'adresse à ta femme.

Suivrons-nous cette rue ? Nous la suivrons...La caresserons à la façon de nos profondeurs partagées. Celles que n'atteignent jamais les lumières d'un jour impartit. Celles que nous gardons dans le creux de nos rêves enlacés. Un instant devenu le temps d'une vie. Son esprit ressuscité comme le corps, de nos délits de nos chairs offertes. De ces voiles ouvertes au-dessus des abîmes, ville hors de contrôle, livrée aux foules étincelles, que tes reflets Saphir embellissent.

Tu me vois dessiné, en lieu d'écriture, dans tes mains si blanches, tes lèvres aux roses délicatement posées. Et tout ressemble alors aux toiles incendiées, affolées au milieu d'un répit, devenu voyage intime. Celui d'un oracle.

Le reste, le reste est à toi. L'ivresse me revient en mémoire, comme les éclats d'un attentat, contre moi-même. Le reste, le reste t'appartient, quand je déraille. C'est pour te rejoindre te rejoindre te rejoindre...Des deux rives dans tes bras, te conter mes colères éteintes, souffrir des tiennes, les réparer. Aller puiser de l'eau, en me cachant dans tes...Et tes collines douces, et précipices, toute la nuit, les jours confus sillonnés d'éclairs, affligés puis revenus d'à peu près tout, de l'autre côté d'un fleuve « Comme le sable qui est au bord de mer », mais en pleine ville, en pleine vie...Cet ordre dispersé peu à peu reconduit.

Par ce mouvement je l'ai happée. J'ai même tenté de l'appivoiser. De lui montrer à quel point le ciel pouvait être son salut. Le désir incarné. La joie restaurée. La fin de son calvaire. Parce qu'enfin ce que je devine, ce que je sais pour être plus précis, fait de toi un monstre d'égoïsme. Qui n'a conduit sa vie qu'au regard de ses reliques. Celles d'un passé, dramatique certes. Mais qui ne t'ont pas empêché de devenir, à ton tour, un bourreau. Faisant payer à ton épouse le prix de tes souffrances.

Comme une litanie, une boucle sans cesse arpentée, que mes pas ont mis en lumière. Ton absence insupportable...Je te la renvoie dans la gueule. Ta sale gueule vérolée. Ta gueule d'accidenté,

d'orphelin passée au vitriol. De quadragénaire abandonné à lui-même. Parce que la vérité tu ne l'as jamais dite. A personne. Moi je la connais.

Tes dérapages incontrôlés, tes consommations abusives. Mais qui es-tu ? Ta gueule d'ange n'est qu'un masque. Les quelques cernes que tu affiches sont des stigmates. Ces maudissures. Des cicatrices. Ta maigreur affichée comme une arme. Une arme dirigée contre elle. Contre le monde. Ta famille. Mais qui es-tu ? Pourquoi le silence... Pourquoi le silence ?

Mes bras sont devenus jardins. Mes doigts des cordes.

Qu'es-tu devenu ?

Quelles images as-tu enterrées à jamais. Prenant le risque de t'enterrer avec. De ne plus savoir vivre. Et partager et dire. Je l'ai fait taire. J'ai moi aussi enterré son malheur. C'est tout ce que je revendique. Ses yeux doucement refermés. Que j'ai moi-même refermés. Des yeux d'automne si apaisants. Il y a trop de choses que je garde pour moi. Si je les sortais j'en mourrais je crois. Trop de désordres que j'ai transformés en gestes lourds.

Trop d'enivremments que j'ai transformés en désir de tuer. Comme une nouvelle addiction. Celle qui a supplanté toutes les autres. Celle devenue ma raison d'être. Tu ne le savais pas bien sûr, mais tu étais programmé pour me rencontrer. Ta trajectoire percutant la mienne.

Je m'interroge sur le sens à donner à tout ça. Je l'ai tant expliqué. Mais le doute parfois s'immisce. Pas sur la nécessité d'effacer. Sur la nécessité d'avoir à l'analyser. Il m'arrive de penser que le langage ne dit rien des saccages intérieurs. Qu'il est insuffisant, presque infirme. Alors pourquoi tenter de l'animer malgré tout ? De lui insuffler cette charge de réalité intime ? Alors que l'on sait par avance que ce qu'il en sortira sera nécessairement maladroit, éloigné de ce que l'on ressentait. C'était solitude et insuffisance. Et ça restera toujours ainsi. Et c'est peut-être la règle justement qu'il faut connaître. La seule et l'unique.

Solitude et insuffisance.

Entre jour et nuit. Cette heure qui ressemble à un arbre dénudé. A une forêt ravagée par la tempête. Reviens la chercher. Reviens la chercher...Tu ne la trouveras plus. Tu pourras plonger dans les tréfonds d'une terre retournée. Tu ne la retrouveras pas. Tu pourras prier. Tu pourras crier. Elle ne t'entendra pas. Tu hurleras dans le vide. Tu hurleras et gémiras. Tu pourras conduire trop vite. Tenter de te foutre en l'air, comme tu l'as déjà fait. Comme tu sais si bien le faire.

Tu pourras tuer tes amis. Tu as fait mourir tes amis. Alors que pour eux tout s'est arrêté, tu as filé droit devant. Tu as décidé de maudire.

De faire de ta vie un cauchemar. De l'implanter dans celle de ta femme. De répartir ton énergie négative dans tous les segments de son être. Dans tous les segments de la ville. Où, comme un objet, tu t'es déplacé d'un endroit à un autre. D'un comptoir à un autre. Pour servir et boire.

Servir et boire.

Je t'ai récupéré tant de fois allongé. Le jean maculé de ton sang ou d'eau de pluie ou de bière. Suivi. Pour rien. Suivi toujours. Pour.

Pour que l'absence d'éternité te saute à la gueule. Pour que l'absence d'éternité te plonge dans cette mer intranquille. Au lieu de ton lac moisi. De ta souffrance si égoïste. Que tu trouves enfin la porte de la sortie. Que tu puisses exister pour deux. Et qu'enfin tes textes comme des pierres ne te tirent plus inexorablement vers le fond. Putain de compte à rebours. Démarré quand tu as posé tes mots toxiques : *je suis déjà mort.*

Bien avant que d'autres ne le fassent. Bien avant que d'autres n'en meurent. Bien avant que d'autres n'en fassent un fonds de commerce.

Un commerce.

Un commerce mortifère. Moribond. Un commerce infâme, indigne. Dans ce monde ultra-motorisé où pensais-tu te réfugier ? Entouré

de tous ces engins rutilants, objets libres et brillants. Connectés, tout droit sortis de l'enfer des mines. Tout droit sortis d'entrailles fumantes. *Ecran Retina, codex urbanus, passion mondiale, destruction totale, fait divers permanent.*

Tu es désormais sans moitié, définitivement délaissé. Sur le parvis d'une ville redéfinie.

« A ce monde que tu fais chaque jour avec tendresse. Donne un cœur de chair, donne un cœur nouveau ! »

Sur le corps jeune de cette amante imaginaire à présent. Impossible à rejoindre...Tu es juste perdu. Mauvaise personne. Quand de ce vide tu sairas le sens. Le silence cosmique, son ordre et son code indéchiffrable. Ce noir sidéral. Passion zéro désormais. Attachant les morceaux le long des couvre-feux, retrouvés. Tu réalises ?

Comme ce feu que tu as éteint, cet embryon de vie future que tu as avorté. Presque arraché de tes mains. Dans son ventre. Dans son ventre à elle. Connais-tu cet insecte dont parle Tom Wolfe ? Cette tarentule, « qui ne se bat jamais, qui attend simplement le moment de mordre férocement, et peut-être de vous tuer comme ça » ... As-tu un jour ressenti cette sensation de construire un univers ? D'être un univers ? Avec elle ? De rentrer en elle. Pas la pénétrer...Non. Etre en elle littéralement. Intégrer son corps, comme elle intégrerait le tien.

De construire ainsi cet univers nouveau. Cet univers si beau que tout s'y réduirait ? Que tout s'y brûlerait ? Et qu'ainsi ton métier, ton origine, la couleur de ta peau, tout ce qui t'a fait, disparaîtraient, au profit de cette harmonie.

Aucune autre dope ne te fait sentir si bien. Si profondément, si longtemps surtout. La dope qui a fini par remplacer ton sang. Par remplacer tes nerfs. Par être le fluide essentiel, existentiel de ton corps. De tes pensées.

De tes pensées corrompues. Mon frère pourquoi ne m'as-tu pas écouté ? Ce que tu as préféré entendre te coûte aujourd'hui le

restant de tes jours. Jours d'hôpitaux, jours de regrets. Tes années enfermées. Années de larmes.

Dans ce dédale...Rues si longuement arpentées encore et toujours. Déficit jamais comblé. Une alerte à la bombe permanente. Trafic ralenti, stations fermées. Visages soudain enterrés. Déjà mort. Eux aussi. Futurs corps disloqués. Et les cris...Ces cris que tu connais bien. Pour les avoir déjà entendus. Pour avoir déjà tenté de les oublier. Sans succès. Cette odeur de sang...Je l'ai sentie de si loin. Elle m'a conduit jusqu'à ton épouse. Chair et chère épouse...A la peau diaphane. Comme je les aime infiniment. C'est la lumière de la nuit. Découpant sa présence physique.

Mais préservant intact son esprit. Intégré au mien. Je suis elle. Le comprends-tu ? Je suis elle. Toutes celles que je prélève entrent en moi. Toutes celles que je supprime revivent en moi. Elles s'épanouissent là. En moi, à nouveau...

La parfaite conscience
Que dans ce noir
Envahissant se versent
Tant d'images abruptes.

D'un firmament plongé
Comme une ville aveugle.

Et que tes yeux alors
S'éteignent, traqués par
Le vide...L'iris qui s'absente.

Pour des idées extrêmes,
Ces thèmes obsessionnels,

Qui tournent autour de la
Fin. Alors que je voudrais
Achever au revolver les
Inspirations qui t'esquintent.

Le bleu de mes jeans
Deviend le vertige de

Tes mains sur... D'un
Firmament qui peu
A peu se ranime.

Mon amour, mes
Pupilles ne se perdent
Jamais plus. Quand
De tes paupières humides
A tes brisures intimes,
Elles te regardent,

Mettre en scène la
Vie et la mort. Dans ce
Même clin d'œil lapis-lazuli,
Cet éclat furieux qui cyanose
Toutes mes limites.

Elles remplacent mes organes les uns après les autres. Régénéré par tant de sacrifices. Tant d'efforts consentis. Redoublant, à chaque prise, d'ardeur. A te déconstruire, à rechercher partout, et tout le temps, cette pierre d'achoppement. Celle par qui l'écroulement est possible. Et si rapide.

Tu as dramatiquement diminué le seuil de ta survie.

Volée de ce bois si dur sur des os précieux. Massacre oui. Je le sais. Ma conscience est vive. Attaquée, sanglante. Oui je le sais ... Massacre. Univers réduit. Entré en collision.

Toi dans la salle de bains. Qui t'éternise. A repousser l'instant où tu dois la rejoindre. Te lover à ses côtés. Lui tenir la main. La masser. Puis trouver le sommeil ou faire l'amour. Puis trouver le sommeil ou parler. Jusque tard. De son indicible désir. De sa présence puissante, insécure. De vos peurs. De ces peurs dévastatrices qui portent, vents contraires, vers des contrées étrangères, qui ne sont pas la destination.

A repousser l'instant où tu dois affronter l'autre. Cette incompréhension définitive, irréductible. Ce regard, mer d'insatisfaction, dans laquelle on se noie. L'évidence de ces flots,

et leur raison lointaine. On s'y noie. On ne les touche pourtant jamais. Quel est ce mystère ? Cette souffrance première ? Ce fondement solitude ? Ce tremblement douloureux ? Silencieux. Ou à peine grondement. Qui semble tout animer. Qui paraît être la base de tout.

Où tu dois affronter le réconfort aussi. Indéfectible compagnon de la terreur sourde. Ta nature, les lieux que tu hantes, sont mon parcours. Le choix entre le vice et la vertu. Comme une géographie de l'au-delà. Un jet d'étoiles. Luminaire de ma vie. La répétition de ce geste à la vie. Je dépose toujours mon offrande dans ce *jardin traversé de frais cours d'eau*. Les quatre fleuves du Paradis...Alors que tu vas connaître le feu qui ne s'éteint jamais.

*Tu entendras, que Dieu fait grâce,
Tu entendras, l'Esprit d'audace ...*

Alors tu poses tes yeux sur elle. Tu la détailles. Son visage large. Soyeux. Sa chevelure ample, auburn. Son aspect intimidant. Corps généreux offert. Ses pas gracieux. Puis soudain agressifs. Elle est incontrôlable. Une chatte, dans ce que cela a de plus noble. De plus vrai. Qui ne se blottit jamais sur commande ou par intérêt. Celle dont je parle était comme ça. A ce point animal magnifique que j'aurais pu en mourir. Alors que moi, animal triste, j'étais sensé ne m'émouvoir de rien. Ni de personne. Tu entends ? De rien ni de personne.

Au matin, à l'heure de son départ...Tu ne l'as jamais regrettée. Jamais ressenti cet arrachement quand elle franchissait le seuil de la porte. L'odeur banale d'un café partagé partout dans l'appartement. Cuisine encore chaude des présences ensommeillées. Chambre toujours brûlante d'une nuit encouplée.

Comment n'as-tu compris que cet instant était le plus beau ? Le plus doux ? Qu'il représentait ton bien le plus précieux ?

Au lieu de frapper avec colère et de se déchirer. Sous la terre de ce même nom. Et de t'affranchir, de t'affaisser sous le coup des regrets. J'ai ouvert mes bras largement. Pour la protéger de la colère divine.

Ce poignard brandi avec lequel je l'ai frappée en pleine poitrine. Pour la sauver. De ton parcours. Navigateur sans but. Dans le plus grand désordre. Baigné par la lumière ambrée d'un crépuscule éternel. Cette lumière qui empêche de pénétrer les secrets de la vie. Ses pièces les plus dissimulées, inaccessibles à l'âme. L'embuscade du mal.

Ton image difforme porteuse d'angoisses. Contre la voie du salut...Mes tentations assumées. Au péril de vos décors. Lentement déconstruits. De ce couple explosé. De ces mouvements tectoniques qui éloignent puis rapprochent. Qui rapprochent puis éloignent...Avant de s'entrechoquer. Comme ce jour que tu m'as raconté.

Cette rencontre aux minutes égrenées. Sur un quai, un baiser inouï. Echangé, les yeux plus que fermés. Fusion qui sera sans précédent. Qui aurait dû te changer, te détourner de ta trajectoire suicidaire. C'est le sens que cela a. Que tout cela aurait dû avoir. Mais tu l'as lamentablement escamoté.

Vous communiquiez par SMS. Sur vos smartphones, des semaines...Des messages incendiaires. Incandescents. Des messages qui dépassent ce que l'on peut imaginer. L'ordre luxurieux. Le sexe comme prière. De toutes les incantations possibles, de toutes les façons possibles. Toi comme elle. Soumis aux mêmes dérèglements. Aux mêmes supplices. Traversés, transportés. De part en part. Déchirés jetés aux flammes. Chaque orifice honoré, élargi, détruit. Avec cette sauvagerie insensée qui blesse et grandit. Cette sauvagerie qui ruine les corps et les élève. Etourdissement fatal.

Envoie ton esprit, un esprit nouveau ! ...

Tout ça nous arrache
Des sanglots ou des
Prières ou bien encore
Des appels...Rien de
Grave en apparence -
Tout est sous...Ce

Contrôle indéfini qui
 Nous tient debout...
 Santé vigueur oppression -

Destroy one's health...
 A marcher sur les
 Frontières...En plein
 Milieu de la chaussée
 Recouverte de symboles
 Et de chiffres - indiquant
 La marche à suivre...

Lors même que s'étend
 A perte de vue la
 Ville nouvelle...Et ma
 Refrappe - un dernier
 Quoi - pour trouver le
 Chemin du - celui
 Qui se dessine com-
 Me une silhouette...
 Se détachant d'un
 Endroit - aux nuances
 Périssables...Infimes -

Beauté de cette déchirure consentie. De ce sacrifice charnel. Amoureux. Ultime. Beauté de cette destruction volontaire en l'autre. De ce désir farouche. Plaie jamais refermée d'une absence sanguinolente. Un mince filet de sang qui s'écoule de l'amour ressenti. Le sentiment si douloureux, sourd, qui se déploie en soi comme un liquide acide et tiède. Recouvrant son intérieur, muqueuses et pensées, de ce désespoir si tranquille. Si pernicieux. Si profond.

Mon amour sais-tu combien tu me manques ? Combien ta présence est un monde. Le seul horizon que je reconnaisse, qui me tire de cette mélancolie parfaite et permanente. Cet état dangereux. Si grave, qu'il est maladie incurable. Cet état que tu inspires. Sans même ouvrir la bouche. Par ta seule respiration entendue. Par ton seul corps en mouvement, immobile.

Ma lumière à jamais. Placée en mon centre. En mon cœur. Qui se projette en moi, contre mes parois. Contre mes doutes et mes lieux. Villes visitées...Blessées. Quartiers sillonnés, me renvoyant à ma solitude. Comme miroir. Et tout ça dissipe tant d'illusions. Tant de présences sous mes yeux évaporées.

A ce sourire pendu. Le cœur serré. Pincement, là, dans la poitrine. A ne plus la voir. Pire peut-être. A la voir. Mais à ne sentir qu'une indifférence. Cette chose que la vie sème. Et qui pousse lentement. Au point d'envahir tout l'organisme. Une indifférence-ressentiment. Qui se lit sur le visage. Comme à livre ouvert et dur. Je n'ai jamais aimé ce visage. Ce visage fait d'éloignement et d'impuissance. Je n'ai jamais aimé l'état dépressif. Son idiote paralysie. Sa suffisance et souvent son peu de fondement. Il est l'incarnation de la dégénérescence moderne.

En t'épousant je n'ai pas épousé une ombre. Mais un monde. Dont je dois sans cesse comme époux te rappeler l'existence. Ce monde que je chéris comme nulle autre. Parce que je suis seul à le voir. A m'y déplacer. A m'en émerveiller. C'est plus qu'un rôle à jouer. C'est le sens d'une vie. Une vie que je peux tout aussi bien supprimer. Que j'ai d'ailleurs déjà supprimée. Au fond c'est la même chose. C'est le même immense et beau pouvoir. Ce que l'on fait de ce pouvoir. Tout est là.

Ces cadres que nous
connaissions...Pour
les avoir tant côtoyés,

étranges cloisons aux
effets toxines. Masque
derrière lequel, se
cache et regrette,

comme l'habitude
de parler si bas. D'
un air en dépit...

Et nous voilà lancés
plus forts, dans l'ap-

parente clarté d'une
vitre brisée. Eclats

d'ici, que l'on dessine
d'une traite. Ivres au
point de s'y noyer.

Quoi de plus cruel que cette proximité froide. Où l'on fait semblant d'ignorer ce que l'autre est pour soi. Quoi de plus difficile à surmonter, sinon par le meurtre, que cette incompréhension. Ce désir mal éteint. Distance assujettie, remplie de fatigue, vraie ou jouée pour éloigner l'autre. Quand bien même on l'a fait venir. Et qu'ensuite on reproche à celui que l'on a attiré de s'être ainsi attaché ? C'est un exil forcé. Surtout quand par ses faibles moyens on ne peut faire machine arrière. Et que l'on voit ceux que l'on a laissé derrière soi dépérir, que l'on devine leur peine. Sans pouvoir l'apaiser. Ni la consoler.

« Cet amour gît alors au pouvoir du mauvais. »

L'autre se faire mordre.

Un monde que tu as soigneusement détruit. Le corps la nature et la matière. Que tu as rendu espace laid. Dans lequel flottaient tes remords. Ta compagne est devenue une tête d'Orphée flottant sur les eaux. Celles de ton malheur. La mort, cette insoumise qui dépasse toutes les autres. Tu es né d'une onde sonore, d'un lieu sur un abîme...

A proprement parler, ta robe de chair est la définition précise de ce qu'est la vie. Je reviens d'ailleurs de la vie, pour aller vers la mort. Y retourner. L'objet qu'est ton corps devient enfin cette mort. Un semblant de raison. Le paradoxe ultime, ancré dans l'empire des sens. Silhouette sans forme. Qui s'en va.

« Mâchoire brisée de mes royaumes perdus »... « Du royaume crépusculaire de la mort, le seul espoir d'hommes vides » ...

Des hommes comme toi. Leur seul espoir est de rencontrer des hommes comme moi. *« Entre l'idée et la réalité, une ombre » ...*

C'est ainsi que finit ton monde. Tu es cette silhouette sans forme...Une ombre décolorée. Tu es « un geste sans mouvement. Une force paralysée. »

En moi je garde la mémoire de tout. Pour la recracher aux hommes empaillés comme toi. Assurés seulement de leur fin. Trop affectés dans leur honneur, leur reflet, leur visage par cette idée finitude. Alors qu'elle est présence. Angoisse oui. Mais présence aussi. L'absolu de la non-représentation. Comme un rejet du sujet. L'apparition puis la disparition. Je lui ai offert une tombe dans le ciel. Pour que tu puisses, chaque nuit, contempler ton désastre. A la fin rien n'est perdu. Cette vie que j'ai retranchée, elle se manifeste ailleurs. Et tellement mieux.

Et de hurler que cela sent la destruction. Et ce meurtre comme catastrophe est le meurtre de toute chose. Je te parle du chaos que nous sommes. De cette œuvre inachevée par essence.

Ce qui compte, entre nos vies fusibles, c'est de trouver ce motif parfait, celui qui nous raconte. Qui dit enfin ce qu'il faut. Qui décrit enfin ce qu'il faut. Et ce qu'il faut c'est le code, ce miracle de compréhension. Qui dessine d'un seul trait tout ce qui nous construit. De nos cellules à nos paysages intérieurs.

Nos lieux-dits, les pistes empruntées, éclairées ou plongées dans le noir. Cette attache rompue. Comme je vois des arbres que le vent menace, qui se balancent là, si décharnés, si vulnérables. Qu'un rien semble pouvoir arracher. On en est tous là. On est tous arrachés. La vie est arrachement. Je ne fais qu'arracher. Mettre ainsi en conformité le réel avec ce qu'il est. Le monde tel qu'il est. Monde arraché, au parfum déchiré.

Un chant de communion. O toi qui verse le bonheur. Fidèle ouvrier de l'évangile. Et de sa guerre. De ta si douce volonté. Que je transforme en sauvagerie. Tu vas finir par l'entendre sa terre promise. Reconnaître le chemin qui te conduise à elle. Celui qui te fera oublier les péchés de ta jeunesse. Rappelle-toi sa tendresse. Rappelle-toi son visage. Ses mains sur toi. Rappelle-toi son souffle sur

ta peau. Ses pas comme une danse. Le plaisir indicible à la voir marcher. S'éloigner de toi. Puis revenir, revenir vers toi.

Te prendre dans ses bras.

Te ramener, peuple souffrant. Te rendre à la foi. A sa confiance. A la présence. Ta seule gloire. Ton seul nom. Ta seule existence. Déroutée de sa jeunesse. De sa lecture accidentée. De ses brisures. Projetées comme mines antipersonnel. Antipersonnel venant des cieux les plus...Elle était la terre nouvelle. *La grandeur de son service*. Pourtant à tes côtés. Comme le plus beau des Psaumes.

Comme la forme d'une ville. Celle que je change à chaque meurtre commis. A chaque vie que j'avale. Tout plein de gourmandise et de peine, mêlées. Tout plein de mon pouvoir sans limite sur l'individu choisi. Elu par moi pour rejoindre le ciel. Son néant, qui n'a pas disparu. Contrairement à.

Celui que le vent a dispersé. Que le vent a rendu à sa femme. Elle-même emportée, dévastée, étouffée. Ce vent dangereux qui souffle partout. Sans mesure ni pitié. Je ne suis qu'un souffle mauvais, qui balaie tout sur son passage. Tu es bien placé pour le savoir.

Voilà qu'il arrive
 Jusqu'à moi le bruit
 De tes mots. Qu'ils
 Font le bruit d'une
 Poudre. Laquelle se
 Répand comme une
 Pluie fine sur mon
 Visage. Je lis de la
 Sueur d'eau et je
 Pense que j'ai froid
 Soudain. Que ce froid
 M'entraîne plus loin.

Dans l'espoir de me
 Réchauffer. Peut-être
 En marchant. D'une

Allée à une autre
D'une rue à cette autre.

Et d'y trouver non la
Chaleur recherchée
Mais le sens enfin
D'une marche à tes
Côtés.

Des ombres de toi. Des ombres de rien. Jetées dans les rues. Les rues
sombres, presque noires. Comme celle de.

Comme cette géographie qui se dessine toute seule au fil des mots.
Qui en dit tellement, qui ne dit rien finalement. Comme cette
géographie morte, qui se meurt à peine écrite. Impossible à
retranscrire. Impossible à rejoindre. Impossible à éteindre pourtant.
Cette géographie qui s'ébroue en toi. Qui survit, morte, en toi. Que
tu voudrais ne plus voir ne plus penser. Ne plus souvenir. Et qui
pourtant se manifeste à toi, et te parle.

Comme la somme de tous les impossibles. La somme de tous les
renoncements. De toutes les peines. De toutes les absences. De
l'origine à la fin. Ainsi s'égrène la tranquille et terrible peine. Qui te
laisse tout loisir de pourrir. Qui te laisse loisir de crever, puis de crever
encore. Supplice ultime. Tendre la main à. Ne jamais parvenir à. Ne
serait-ce qu'en pensées. A peine aperçue. Déjà disparue.
Disloquée. Dans les nuages de ton esprit.

« Mort. Début de la mort. Mort exceptée de mort ».

Souvenir qu'elle est devenue. Fragmentée. Au sens propre comme
au sens figuré. Tu saisis la morte. Peux-tu saisir son corps autrement
qu'en pensée à présent ? Autrement qu'en souvenirs ? Morceau
par morceau. Tempête que je vois s'abattre sur la baie vitrée.
Arbres couchants. Danses à l'agonie. Mes doigts autour de son cou.
Sentir sa respiration chancelante. Sa vie s'écouler littéralement
d'elle en moi.

Ma pulsion radicale, ma pulsion meurtrière. Bijou précieux déposé
à même la peau. Son cou lentement fracturé. Lentement

fragmenté d'un geste puissant et précis. Un geste ultime. Son dernier contact avec le monde. Dont elle n'aura connu que la trahison et l'abandon. Quelques plaisirs. Parfois grands. Ephémères toujours.

Comme ce jour raconté à l'aube de ta fuite. Ce jour béni, si rare. Traversé d'éclairs de joie. Avant le saut. Le basculement l'accident. Un monde parallèle comme un virage mal négocié. Un horizon explosé. Ton horizon assourdi à jamais.

A la saignée de son bras j'ai déposé un baiser. Mes lèvres. Son bras dissocié du reste. Du reste de son corps. Ce corps d'une pâleur élégante. Le doux revêtement de sa vie.

D'une fragilité touchante, d'une profonde féminité. Désirable, presque trop. Une insulte à la noirceur. Tu ne l'as pas compris ainsi. Tu vas maintenant le comprendre. A présent qu'il est loin de toi. Inaccessible. A jamais. Cet éloignement, tu vas le déguster comme un mets de choix. Ton dernier repas.

Le seul qui aura du goût. Le seul que tu regretteras. Tous les autres ne sont rien. N'auront jamais la saveur de son corps absent. De ce corps perdu.

Je l'aurai pour toujours en moi. Chaque parcelle d'elle me sera désormais si familière. Un terrain conquis. Une terre qui m'était promise. Celle que tu as ignorée. Elle est mienne. Pour se défaire en moi. Sa beauté si tôt...

Sa beauté si tôt emportée. Dans les tréfonds de tes erreurs. Des chagrins mortels, des hivers si durs à traverser. Ils ont tant de fois failli t'emporter. D'un accident, d'une insuffisance. D'un regard enduré. D'absents tout puissants. D'un sentiment insupportable d'inachèvement. D'un sentiment d'inconcevable légèreté. A partir de.

Ce moment inscrit depuis l'enfance, depuis les coups. Incessantes images. Des ombres qui parcourent tes couloirs et les coursives de ton existence lamentable. Inspirée par les étrangères morsures. Avant qu'elles ne deviennent les tiennes. Qu'elles prennent ta

nationalité. Qu'elles fassent corps avec ta nation. Tes frontières attaquées. Salement déchiquetées. Elles devaient donc disparaître.

S'émouvoir de leur tracé. Puis s'éteindre de leur sale mort. Parce que la mort est ainsi. Toujours sale. Toujours. Elle n'est jamais ce que l'on croit. Quand on tue, on tutoie l'invisible. On en fait son allié, presque son double. On devient l'invisible. Ce qui n'est pas l'être.

Quand, à l'approche de sa disparition, tu m'avais dit quelque chose comme ça. Tu m'avais parlé du sentiment d'absence à toi-même. De ce malaise à te sentir si peu incarné. Que cela provenait sûrement des coups reçus. De ce mal que tu ressens en toi. Tu as mal. Ton corps te fait tellement souffrir. Tu refuses d'y voir des séquelles. Eventuellement tu y vois des douleurs fantômes. Comme celles des membres amputés. Qui sont là néanmoins. Bien présents mais invisibles.

Au cœur de la ville, celle que j'ai envahie, j'ai découvert ton passé. Des couches successives d'une terre impossible à cultiver. Une terre si noire. Si dure. Qu'à mains nues j'ai dû m'y reprendre tant de fois pour enfin mettre à jour une raison. Une explication à ce futur disloqué. Matière impraticable mais que je sais, moi, analyser. Parce qu'elle est ma terre. Celle dans laquelle je serai enterré. Celle dans laquelle je deviendrai. Retrouvant à son contact mon humanité. Si différente. Si étrange pour la plupart. Rythmée par mes arrachements.

Mes prises de guerre. Ces remèdes extrêmes que j'inflige au risque de périr moi aussi. Même si je suis déjà mort. Attablé à l'enfer. Dévorant son menu avec délectation. Des membres et des vies offertes. De ce risque je gagne ma liberté. Des choix que personne ne m'impose. Là où règnent la contrainte et le respect sans fondement. De ce risque je gagne ma beauté. Cette esthétique que personne ne me vole. Ni le temps ni la mode. Ni le mal physique ni l'aigreur.

Tout ce qui flétrit tout ce qui abîme me renforce et m'allège. Et me projette dans cette dimension qui t'emprisonne. Cette dimension qui t'étouffe et t'éloigne de tous ceux que tu aimes. Au point de

verser des larmes que personne ne voit. Au point de sentir ton corps se couvrir d'instruments. Ton corps se câbler et retentir soudain de mille bruits électroniques. Et d'illusoire humanité. Cette illusion d'humanité d'un seul coup relié à la survie.

Ne pas s'éteindre. S'évanouir sans même s'en rendre compte. De ses forces n'en sentir plus que le souvenir. N'en ressentir que le voile glacé. Et préparer ta compagne à quitter cette dimension. Si loin de toi. Si près aussi. Et qu'en liesse nous nous quittions. Sous la ramure de ces arbres.

Pour le reste nous sommes au regret. Pour la somme de nos pleurs et de nos rires. Parfois mêlés. Et ces visages que l'on ne voit plus. Que l'on voudrait chaque jour retrouver. Chaque jour embrasser. Que l'on ne retrouvera qu'en franchissant le décorum de ce monde. Etrange simulation où tout se joue. Où tout se réfracte comme un rien.

A la demande d'un jour au rituel échangé, pour qu'une étendue s'inscrive en soi comme la seule envisageable. La seule permise et aussi la seule qui nous grandisse. Là je suis noyé. En demeure de me relever, de respirer à nouveau. Pour la simple raison d'un attachement plus viscéral que jamais. Au détriment du pire. De l'accessoire. A la demande d'un jour aux reflets roux. Pour qu'une esquisse s'invente et m'isole de tout ce qui saccage.

Cette esquisse elle a ses formes. Et sa voix. Je m'y reconnais parfois. Je la vois comme autre. Mais cet autre qui illumine. Que l'on accueille pour prière et déluge renaissant. Que l'on décore de ses mains. A qui l'on assène son meilleur et plus bel élan.

Je m'abandonnais à l'épuisement. Pénétrais dans les limbes. A rien d'autre qu'à l'air qui me manquait. Comme une pensée flottante face au danger d'inertie que tu représentais. Le souffle je l'ai retrouvé en tuant. Des vases communicants. Lové dans ses poumons. Bien installé là, en son coeur. Mes pas dans les siens. Un rêve. Un enchantement morbide. Une prise aimée. L'une des plus belles. Ce récit que ton corps incarnait. Que son corps prolongeait. Des membres pour des mots. Des gestes pour des phrases.

C'est ainsi que j'écris. Avec des corps. Avec leur sang. En marge de leurs vies. Que je rature et corrige. Hors de la fragilité elles sont à présent. Dégagées de ce qui fait d'elles de misérables passages. De misérables fœtus. En les supprimant elles deviennent rempart contre le vulnérable. Contre l'impensable éphémère. Si déroutant. Où est le machiavélisme ? Dans mon geste définitif ? Ou dans ce jeu cruel qu'est la fuite de la naissance à la...

Est-ce moi qui l'ai inventé ? Est-ce moi qui en fixe les règles ? Ils ont peut-être raison...Je ne prétends pas remédier à l'ordre établi. J'entends le supplanter. Par touches brutales et définitives. Par touches transformées en œuvres.

Un instant j'ai cru devenir toi. Prendre en moi tes humeurs délétères. Tes actes incohérents. Même tes larmes ont pu un instant me toucher. Sur son corps à elle j'ai failli pleurer. Laisser tomber sur sa peau ces marques d'errance ultime. Ces parts de soi que l'on voudrait tant dissimuler. Mais qui, débordantes, s'échappent et nous dévoilent. Comme autant de signes précurseurs de notre effondrement.

Je crois bien l'avoir possédée ce jour-là. Nos mains ont dû se croiser. Effleurer les mêmes endroits. Pénétrer les mêmes secrets et s'évanouir des mêmes échappées. Des mêmes étendues d'eau salée, sucrée.

Et redessiner ainsi un parcours.

Voilà notre point de rencontre. Les plis de son sexe. Son œillet brûlant. Vallée assombrie qui soudain s'éclaircit. Et montre enfin l'aimée.

Comme un univers double. Foncer vers son futur et remonter son temps. Comme une bombe au déclenchement retardé. Courir vers soi avant qu'elle n'explose.

Un instant j'ai pensé être toi. Avaler ton identité. Me forger sur ton âme et ton corps. Endosser ton rôle. Reprendre ta vie à mon compte exclusif. Et me projeter ainsi renouvelé dans ce labyrinthe. Ville en métastases.

Où l'on coupe. Où l'on tranche. Où l'on réduit l'espérance. Où l'on peut tout aussi bien surmonter tout cela. Et cheminer à nouveau, même amputé. Sur une lame. Et s'en tenir à tuer. La ville est l'espace renaissant par excellence. Cette excellence éprouvée, aux couleurs défuntes puis ajourées. Enfin ressuscitées. Des banlieues vidées de leurs savoirs. Réservoirs inquiétants. Par défaut, dépotoirs de nos volontés non-dites d'évincer le surplus que l'on ne sait pas gérer.

Alors ainsi je te décore.

Je t'érige à ce rang céleste. Là où pour la première fois de ta vie tu vas t'écrouler pour de belles raisons. Peut-être parviendras-tu à battre la mesure d'un âge assuré.

Où les boîtes de médicaments ne seront plus ta ligne de fuite. Où les douleurs ne seront plus salutaires, ce langage hermétique, qui ressemble furieusement à une prison. Au téléchargement de ta fin. Au programme désinformatique de ta vie, réduite à un tas de souffrances. La carcasse fumante. Leurs doigts tremblants, s'agrippant à je-ne-sais quel espoir, quel souffle de vie.

Alors ainsi je te dévore. Je t'érige à ce rang. Ce lieu déraciné, réduit aux correspondances aux arrêts symboliques. Finalisant ta recherche effrénée d'une fin mauvaise.

Alors voilà, tu y es. Tu la touches du doigt. Blessure de guerre transformée en étoile scintillante sur ta poitrine. Ton cœur va lâcher. Mais ta vie-récession commence à prendre forme. A ressembler à quelque chose. A ce destin tant redouté. Mais tant aimé. Ne plus être perdu au-dessus des arbres-artifices. Another time...Another place.

Ces quartiers ravagés d'incendies, d'oublis. Les flammes dévorant jusqu'aux âmes transportées. Imaginaire de l'hyper-monde. Débarrassé, pour le pire, de ses fractures. En perdition. En renaissance. Imaginaire carbonisé. Le domaine de la vie et de la mort. De la dignité au final. De la fidélité à ta vie. De ce qui ne fait que passer. De toi. De nous. Revêtus de ce mince tissu, qui nous

met en état de marcher. Ou qui nous tue. Je reconnais les chemins, le même terme pour chacun. Et l'attention que j'ai mis à l'écrire pour toi est comme le châtement. Avec la même pénétration le même funeste malheur. La marque indélébile de ta valeur inutile.

La diversion, défiance pour insulte pour le ciel et la terre qu'elle était. Quelque chose de si précieux, d'une importance suprême. D'une beauté immortelle, tu le sais, supérieure à tout. Et surtout à la doctrine. A la suspicion qui engendre le trouble. L'amour est la guerre, et conduit aux mêmes débordements. Il fait courir les mêmes dangers et les fautes y sont mortelles.

Rendre à coup sûr les attaques. Trouver les sentiers que l'autre dissimule, les apprendre, les emprunter. Comme des veines. Comme les veines irriguant sillonnant son corps. Abîme sans fond de l'esprit l'animant.

L'espace de quelques lieux uniquement détermine ton champ de bataille. Le souvenir amer d'une bataille, sa honte éternelle. D'avoir si mal gouverné ton existence. S'il faut attaquer je m'en charge à présent. Je frappe ta faiblesse. Cet infini désolant. Rempli d'idoles fabriquées par tes soins. Toutes mortes. Et leurs « chars sans nombre »...Tes héros, des hommes de guerre. Laissés sur le bord d'une route. Des ruines dans ta main. Bravant les regards, les regards sur toi.

Son cou tendu, son regard effronté. Au lieu de son parfum, l'odeur d'une plaie. Elle est tombée sous mon glaive. Par terre et gémissante.

Je l'ai vêtue de mes habits. Le souffle de ta destruction contre la chaleur de ma nuit. J'ai donné mes ordres aux nuées de victimes. Avec, pour seule alternative, l'angoisse. Celle de ne plus la voir, de ne plus lui dire : ma sainte, ma sainte, ma sainte...Tu m'as dit alors avoir expié, rendu insensible ta douleur, endurci tes oreilles, être devenu un immense désert. Pour que ton cœur ne s'alarme plus.

Et tout cela se passe si près
En perte de mémoire - avec
Son lot de nouvelles anciennes

Un mouvement de honte
 Une somnolence - et non
 Dans l'impossible –
 Patiemment rue après
 Rue -

Il n'y a pas de hasard
 Acéré effilé coupant -
 On peut choisir de ne pas être
 Un chiffre dans la pénombre -
 Et de sa bouche embrasser le
 Monde - ou de sa bouche
 Rougissante le transformer
 En tombe –

Sur ton épaule je me penche. Mon ange je suis tout près d'un éclat gris. En récidive. Rebaptisé ville en rémission. Être à nouveau. Retenu à la peau. Ce n'est qu'une illusion. Tout est à faire. Mais cela fait mal. C'est trop de violence. Un métal irritant. Des saloperies de séquelles. Un job si triste. Comme une histoire insidieuse. Mon ange je me penche sur ton épaule.

Et parfois tout passe. D'abord seul. Puis avec elle. Il n'y a plus de récits. Quelques instants à peine. Des attitudes des postures des rues des visages. Une estompe. Un lendemain brumeux. Il n'y a plus de récits de presque rien.

L'éternel des armées passe en revue l'armée qui va combattre. Tu es frappée d'épouvante. Tu as senti la terre soudain en solitude. Cette ardente fureur aussi. Que je te propose d'épouser. Je rendrai ton malheur plus rare que cet or dont parle le Livre. Je l'inscrirai dans les cieux. Au jour le plus beau, qui ne cesserait de se prolonger. Retenant captif les bourreaux. Et leurs coups sans relâche. Le séjour des morts va prendre fin. Ceux qui ébranlaient tes sourires. Voilà ma résolution. Une main étendue sur ton corps. J'écris là les mots que tu aurais dû. Des lamentations tissées dans la soie la plus pure, qui, autour de ton cou, aurait guéri ses peines. Effarouchée elle t'aurait remercié. De son ombre, de sa chair. En plein midi, elle t'aurait offert et son corps et son été. Ta dévastation serait devenue un honneur.

Dans les lieux élevés je ne tenterai pas cet éternel. C'est pour cela que le seigneur en personne me donnera un signe. Peut-être. En attendant, la paix est pour plus tard. Ce pays pour lequel tu travailles, mon cher ami, sera à nouveau celui du miel, et s'abandonnera au bien. Plus tard. Il n'est plus la maison de ton père. Et toutes les montagnes que l'on a érigées. Fragmentées à présent par la crainte des ronces...On y lâchera nos forces et nos idées.

Tu fouleras le sol de la misère. Ainsi me parle l'éternel. Ne sois pas effrayé. Ne pense pas qu'il s'agit d'une conjuration. Puis regarde vers la terre, où il n'y a que détresse, et de l'obscurité. A l'ombre de sa mort une lumière resplendit. Je te l'assure, une lumière douce qui éclaire ceux dans le sang. Ou livrés aux flammes. C'est l'instrument de ma colère. Exterminer la pensée de son cœur. Toute trace de tes méfaits, et du souffle de sa bouche faire renaître votre amour. Cette eau et sa joie.

Que l'on évince ce qui nous brûle. A charge pour ceux qui restent de s'éteindre avec soin. Le souffle de la bombe, beaucoup, beaucoup trop près. En ce temps-là, si redoutable, qui écrase tout. J'anéantis ville contre vie. Et tout vacille. Ce n'est que nudité. Et tout vacille. Ce n'est qu'étoffes et blanches illusions. Où sont-elles tes belles questions ? Devenues destruction. En ce temps la frontière est si ténue entre le jour et la nuit. L'oeuvre de tes mains. Je m'en veux tellement de n'être qu'une marche nue. Dans l'effroi la confusion d'un exil.

Devenu l'objet d'une attente. Et elle, elle...Toujours attentive à mes images brisées. Sentinelle que je suis. Dans mon combat acharné, au loin...La fuite. Et sa détresse qui retentit, mettant à nu mon bouclier. Qu'y-a-t'il de toi en moi ? Et de moi en toi ? Es-tu ma demeure ? Ma sépulture ?

En ce jour-là, tu as remis ton pouvoir entre mes mains. Le clou enfoncé dans le corps. Abattu et détruit. Comme si l'éternel avait parlé. Car ainsi parle la mer. Pour blesser tout ce qui vit. Te mettre en ruines. Impossible que l'on se souvienne de toi. En toi le désert avance. Et couvert de honte tu sombres. 'M'aimes-tu ?' ...Tu lui as souvent posé la question.

Elle répondait du bout des lèvres. 'Jamais tu ne seras rebâti'. Puis elle ne répondait plus rien. Tu fus châtié. Comme un destin fidèlement et tristement accompli. Mais ça ne sert à rien d'en pleurer. Tes appels au secours sont comme forteresses de barbares. Imprenables. Inaudibles.

Moi, en donnant la mort, je l'anéantis pour toujours. Je la renverse. Je l'abaisse jusqu'à terre. Je la livre au mal c'est vrai. Mais je consume en même temps tes ennemis. Les douleurs, au milieu desquelles tu criais. Je sais bien que ce monde ne couvre pas les meurtres. Je sais bien que je le remplis de cadavres. Qu'ils sont ramassés un à un. Comme preuves de l'exil. L'exil de chacun. Et puis aussi comme le spectacle ultime. En diffusion instantanée.

En terre avec violence. A l'image avec gourmandise. Ce qui sauve de l'ennui. Qui précipite des torrents d'adrénaline. Une force pour ceux qui vivent de prophéties si évidentes.

Alors qu'il faudrait faire retomber cette incandescence, lui donner sens et frontières. Pour que l'on puisse l'aimer et la comprendre. L'enlacer et la prendre. Cette alliance avec la mort n'a rien d'un mensonge. C'est elle la vérité. La pierre angulaire de l'univers. Et non ce « refuge de la fausseté », et son bruit qui ressemble à l'explosion de toutes paroles.

On ne foule pas ainsi le sacré. Son histoire. Sa place marquée au fer. On s'y perd, on y meurt complètement. D'un feu dévorant.

D'une révélation, la crainte que tu avais d'elle. De ses miracles qui auraient pu te rendre à la vie. Alors que tu n'es plus désormais que de l'argile entre mes mains. Alors que tu ne vois plus son visage rougir faiblement ou pâlir. Sa peau sanctifiée, un abri sous l'ombre de ta détresse. Elle subsiste, sache-le. Elle vit à perpétuité. Et, là, se confie, m'enseigne aussi la violence. Elle que l'on a cassée sans ménagement, déchirée. Dont j'ai éparpillé les débris, afin qu'ils retrouvent leur pureté. Comme l'on répand des cendres en averse.

A la chute, et la peine immense de ne pouvoir aider celui qui tombe. Que l'on voit tomber. Que l'on sait se diriger vers des courants. A la chute comme lumière d'un soleil mourant. On

repense à son souffle, à la mort trompeuse. Dans l'ardeur de sa jeunesse. Puis la tempête et l'inondation. L'on peut préférer des folies, se nourrir de faussetés. Preuves impossibles tu verras. Faire de son âme un terrain vague. Rien n'y fait.

Auprès de ce peuple, de ses souffrances. De sa dépouille. L'immense butin de son élite, qui parle sans cesse de relégation mais qui laisse la majorité des âmes se débattre.

Face à l'abandon de l'effort global, au profit de politiques limitées, dites de lutte contre les discriminations, c'est le dégoût qui me vient. C'est la mort de la démocratie, au sens étymologique...Et l'envie de prendre part au pillage est si forte alors... « Leurs morts sont jetés », et leurs mots puent affreusement. Pire que les cadavres que je laisse pour victimes.

Là, le fantôme a sa demeure. Il peut voir à nouveau son esprit, en tous points réuni. Alors que leurs paroles s'égarer. Qu'elles se vident de leur sang. Je suis déterminé contre leurs serviteurs. De bien tristes cavaliers. Pour délivrer corps et nations. De bien mauvais combattants pour défendre ce qu'ils aiment.

J'écris une prière puis je la lis... « Pour le reste qui subsiste encore ». Ils brûlent leurs Dieux, de pauvres figurines qu'ils s'infligent et que, parfois, ils détruisent. Mais c'est la même chose. Ils insultent le vivant. J'ai gravi les sommets de ton existence. Pour essayer de t'atteindre. De te comprendre. Ta ville forte réduite en ruines. C'était tous des morts...Prosternés devant un éternel de pacotille.

Aux portes du jour, celui qui t'a achevé. Je continue à marcher. Affligé de mes crimes, de tout mon arsenal. Trésors à mon bras. Pour faire une idole qui ne flanche pas. A partir de fragments...Toutes par leur nom...Elles ne passent plus inaperçues. Elles ne connaissent plus la fatigue ni la honte. Elles ne sont plus assujetties à vos règles. Elle n'est plus assujettie à ton manque de courage. Elle ne fait plus silence pour écouter ton malaise. Elle n'est plus à ta poursuite.

Un chemin que son cœur n'a pas supporté. Semé de tes derniers âges. Elle que j'ai pris au néant pour la rendre à la gloire. Elle que j'ai récupérée asséchée. A qui j'ai donné à boire. Tu n'es rien. Ton

œuvre est néant. « C'est une abomination que de se complaire », et de marcher sur des voies si mal comprises. Tu as marché ainsi, aveugle, en pays lointain.

Je voulais te sauver. Prédire tes pas. Te rendre au vivant. Rallumer la mèche en toi. Que tu puisses te coucher à nouveau à ses côtés. Aux côtés de ta femme. Et ressentir à chaque instant, dans la solitude apaisée de la nuit, les louanges de son corps. De ses murmures d'animal endormi. Outrages de toute beauté. Sur lesquelles tu pouvais répandre un fleuve aux eaux pures.

A la faveur du souvenir...
Ce truc imprimé qui
S'efface avec le temps –
Autant peindre une
Sensation...Et mettre
En pièces son parcours –
Du composant à la
Pensée – supprimer
Les identifiants...Comme
Une espèce en voie...

Et son combat pour
Univers esthétique –
Autant se noyer dans les
Sentences...A partir
Des remblais...Combien
De souffles ont-ils comblés ?

A la faveur de quelques
Traffics...Emaillant
Les derniers verres –

Et avec le reste tu rentres en toi-même. Dans les profondeurs de cette terre. Tu proclames tes vieilles noirceurs insensées. Tu brises de tes mains les chaînes, libères tes captifs. Et tu la cherches...Encore et toujours. Ton Dieu est maintenant capable de la sauver. Puisque c'est moi. D'une certaine façon. Je m'arroe ce droit. J'en ai le devoir. Celui de verser ce métal précieux dans tes veines. Et devenir ton semblable. Ton cœur endurci pourra battre à nouveau et

traverser les fleuves. C'est ma vengeance...T'offrir ce royaume. Des arbres vers les cieus. Déposer entre tes mains ma compassion.

Malgré les sortilèges si nombreux, le grand nombre de tes enchaînements, tu verras l'aurore. Ces mille nuances de lumières comme autant de remèdes pour les calamités. Dont tu tireras tous les profits possibles. Les meurtres sont comme sortis de ma bouche... Puis couchés sur un écran. Enfin sous mes doigts.

Dès le commencement j'ai anéanti de mes entrailles la soif. Je suis devenu un désert. Pour faire jaillir l'eau ailleurs. Cette eau qui s'infiltré et fend le malheur. Mes routes sont frayées de chemins et de vies. Que je console, transforme, éclate en cris. En fragments disséminés. Toujours devant mes yeux éblouis.

Le sentiment d'être au milieu de toi.

Ravagé et détruit. En portant mes yeux alentour...Chantiers abandonnés, immeubles fantômes ouverts à tous les vents. Places offerts comme des prostituées. Pièces éventrées.

« Je ferai manger à tes oppresseurs leur propre chair ».

ELLE

C'est ce que je fais ma belle. Ils se sont soûlés de tes larmes. T'ont presque répudiée à cause de leurs échecs. De leur obscurité, j'ai fait, pour toi, un linceul. Couche-toi dans cette douleur. Comme dans ma justice. Des paroles dans ta bouche, chargées de colère et de désirs. Tu fis alors de ton corps un pays. Toute entière réveillée. Et belle d'une parure de ville sainte. De ses cris de joie. Comme ressuscitée à la fin. Même si morte de ma volonté. D'un châtiment qui t'a rendu la sérénité d'un silence.

Les meurtrissures sont nos soins, et puisque ton compagnon s'est déjà livré, volontairement, à la mort, cela fait de lui un coupable. Et de toi, malheureuse que je console, et pour laquelle j'ai fabriqué également une arme, une chose impensable.

En abrégant tes jours je t'ai rendue à l'éternel. Ton nom ne mourra pas, lui. Tu entres en paix. Couchée ainsi sur des feuilles-offrandes. Alors que je poursuis ma besogne. Celle d'égorger, de tuer, d'éventrer s'il le faut. J'offre des sacrifices, ton souvenir et ton message. Au plus haut. Afin de ranimer ton cœur meurtri. Que ta voix soit à nouveau entendue. Tes brèches seront guéries. Tu retrouveras l'Antique et son ordre.

De commune mesure
au sentiment de crise
debout effrayé
tout entier affligé

Je sais trop
qu'à la pointe d'un
soleil peut apparaître
un noir si profond

Qu'une prière écarlate
ne réduit pas

Ici nulle tristesse
plutôt l'entremise
d'une épée au-dessus
de ma tête.

Tu avais perdu toutes les raisons, l'unique pièce où te réfugier. Sa métamorphose en désespoir...En ressentiment...Ce fiel s'écoulant comme mauvaise rivière. Et ses mots contaminés. Comme au jour maudit de ta fuite.

De ce domicile.

Un lever orageux. *Montre-toi* lui dis-tu. *Non*, répond-t-il. Tout enfoncé en lui-même. Pour une fois tu n'abandonnes pas. Tu ne le laisses pas à son silence. Cette incapacité à être au monde. Elle te révolte depuis si longtemps. Son autisme provoqué. Et cette difficulté à se dire. A dire. Alors que tu es devant la fenêtre, à regarder ces toits si bien ordonnés dans leur chaos. Le bruit de la ville, en bas, ne te berce pas. Comme il le fait chaque jour, chaque réveil. L'ondulation sonore qui s'étend de l'aube au mitan de la journée.

Tu n'en peux plus de la voir ainsi se perdre en lui-même. S'infliger une punition sans fin. Tu lui dis *je veux ton amour...Je veux te retrouver*. Il ne répond pas. Il ne répond plus.

Alors ce bruit, tu l'exècres. Comme la ville. Cette ville en générale. Ses reflets cuivrés, puis blancs, te massacrent les yeux.

Il prend la vengeance pour cette lumière. Et toi tu ne veux plus ressusciter. Tu ne veux plus qu'apparaissent ces matins tout couverts d'or. Aux louanges trop prononcées, qui te laissent sans défense. Ces promesses-là seront exterminées.

« Au lieu que tu étais délaissée...Et que personne ne te parcourait, je ferai de toi un ornement pour toujours »...

L'on peut, sais-tu, rebâtir les ruines. Renouveler des villes détruites.

Comme l'on s'occupe à nouveau d'un jardin trop longtemps abandonné. On l'arrose après de longs mois sans soin. *Redevenu éclatante, cette terre aura un époux. On l'appellera non délaissée.*

Je promets le salut. Mes bras pour aide.

Je te couvre du manteau de la délivrance. Lui il n'aura plus de repos. Jusqu'au rétablissement de ton âme, de ta glorieuse existence. Nous sommes tous des impurs. Souillés par nos dérèglements. Et soumis au gré des vents, aux excès de l'emportement. Voire de nos crimes. Des choses passées. A cause de ce j'ai créé, de ce que je crois avoir caché à tes yeux. Parce que cela m'a suffisamment détruit et que cela existe physiquement. Comme une maison détruite. De la poussière pour repas. « Je ferai venir sur lui ce qui cause son effroi ». Parce que tu as appelé et que personne n'a répondu. Parce que tu as parlé et que personne n'a écouté. J'ai converti ma colère en brasier.

C'est même à ce prix, sur tout chemin arpenté, que l'on revient à soi. Sans fausseté. Par son criant silence. Le plus bel ornement du temps. Après avoir succombé, exhibé ce visage plus dur qu'un roc. Comme un pays inhabité contre lequel se heurte un peuple. Il en verse des larmes.

« C'est en vain qu'on épure, que l'on commet des abominations ». Les cadavres deviennent la pâture des prédateurs, mais...

Après toi je reprendrai ma course. Le temps d'une simple guérison tu quitteras cette demeure du mensonge, où tous s'associent pour répandre le mal et faire couler l'eau de tes paupières. Face au mutisme, son absence de cœur, tu as donc décidé de partir. Tes cordages rompus, tes attaches arrachées.

C'est un grand tumulte
qui n'élève ni prières
ni suppliques - des
rameaux brisés - loin
de leur cœur - de ces
rives orgueilleuses -

celles qui dévorent ou
fatiguent sans profit -
et témoignent contre nous -
je ne suis de personne
d'un nulle part habité
de vaines prédictions.

Je suis las d'avoir raison. D'être cet objet d'effroi. De livrer au pillage tant de vies. De les délivrer en même temps. De n'accorder aucune grâce et pourtant de sauver.

Tous ces hauts lieux visités puis abattus. Ce territoire dégradé, aux arbres verts, près d'une eau salée. Des arbres qui étendent leurs racines jusqu'au sanctuaire intime. Là où l'on peut se repentir et se réformer. Chanceler dans ses voies. Et ne plus s'effondrer dans la guerre.

Le corps de l'objet, de ligne en ligne. Cela me fait mourir. Puis renaître. En ta présence. Et la mort subite qui plane n'efface pas le goût du péché. Au temps de ma colère. En entendre parler. Profaner la terre qui est toi. Tout ce qui en veut à ma vie s'éteint là. Précisément sur tes portes. Je prophétise et pille ces mondes, sujets d'opprobre. Dans mon cœur sujet dévorant. Je m'efforce de le contenir. Persécuteur vaincu il pénètre les reins. C'est à toi que je confie ce matin toujours renaissant. Ce voile blanc qui détourne les armes de guerre.

Voilà je détourne les armes, préférant les mains et le tranchant. Le bras fort. La fureur suffit. Celle qui entre dans les demeures et répand le sang. Des lieux où l'on ne revient pas.

A mains nues des
racines arrachées,
sans broncher ni
rompre. Elle ne sut
que faire de son corps...
Se battre encore et
toujours, l'affront dis-
paru de ses joues, essuyé
d'un revers. Place nette.

Alors que commence à
noircir l'horizon plein
de pluie, entre deux
éclats. Elle ne tombera
pas. Et pour finir le
terrain sera rendu à
son courage. Tombé
d'un arbre, du contours
rugueux des façades.
L'atmosphère viciée
à l'autre bout du
monde, que l'on
respire ici. Long-
temps elle aura
renversé ces mon-
tagnes de béton et
de terre. Pour que
renaisse, encore et
toujours !

Nous sommes toujours
au bord de cette
mer - au seuil d'un
matin - qui s'élève
au-dessus du Ponant -
tu me regardes j'en
détourne les yeux -
effleurant à peine
la surface de ton eau -
presque oublieux de ma
propre enveloppe - ombre
que l'on voit
corps mortel délivré -
l'usage ou la mémoire
pour un instant ton âme -
à souffrir les tourments
je saisis les chemins
infinis - au fil des
marches dans Paris
des blessures que tu

me montres - la
 beauté presque divine
 qui nous frôle -

Poursuivant mon œuvre en des endroits qui font froid dans le dos.
 Un seul horizon, remontant vers le nord. Vers Paris, ville cardiaque.
 D'autant plus belle qu'elle reste toujours entre l'hiver et l'été. Là où
 finalement il t'avait laissée.

« Nous avons tous trouvé la mort par violence ».

Je suis resté meurtrier, jamais repentant. Là je dois dire la vérité. J'ai
 bien regardé ton visage en train de me supplier. Quelque chose de
 moi définitivement abîmé, de monde en monde, ne pouvant plus
 t'écouter, me rapprocher de tes lèvres. Ma dernière demeure
 pourtant. Où je pensais être à l'heure du monde où l'on vit à
 nouveau. Ton absence... Voir de tes veines jaillir un sang
 remplaçant le mien. Pour morte, la chair lacérée. Mais plus jamais
 abandonnée. Cet air au-delà de la tristesse que tu affiches. Ma soif
 de faire le mal. Véritable nuit tombante.

Ton corps tout refroidi que je prends dans mes bras.

Pour la même raison
 que tu viens de me
 comprendre - de
 mettre un terme à
 la nuit - ramenant
 ton visage et ton
 esprit vers moi -
 laisse dire aux
 gens - et verset après
 verset ne permets
 plus aux rayons de
 passer - nous ne
 verrons plus alors
 ces ombres courir
 à leur perte - seulement
 l'éclair d'un
 nuage.

Courbures de pétales indifférentes aux déversements. Ton si long voyage, à force d'espoirs, forge le sens de l'écrit. Avant la fin du jour tu ne penseras plus aux oraisons. Retenues outre-monts par ton angoisse. Vêtues d'un simple deuil. Tu seras trop loin pour être récupérée, devenue l'ornement de la ville. Volonté d'un ciel, ton seul châtiment. Cet endroit où les plaintes meurent et cèdent au point de leur cassure.

Du haut de ta blessure tu as attendu. Il vint trop tard. Vautré dans la volupté de son désespoir. Le visage enfoncé dans le creux de son malheur. Le fruit de sa course dégénérée. Ton univers mis à sac. Un son lointain de disparition. Doux amis absents. De tes lèvres ont jailli un ange de désolation. Sa figure semble plus avenante que les feuilles de ses pensées tranchantes. Et moi j'ai deviné alors quel était ton chemin. Balisé par la terreur. Le déchirement de le voir ainsi. Caché à tes yeux, à ton désir. Je t'apporte et dépose à tes pieds l'infini de mes troubles. De mes voyages à me perdre. Tous ces mobiles singuliers qui se transforment en cadavres. Innocents toujours redécouverts. Aimés à nouveau.

Etoiles au plus près du doute. Oiseaux célestes en vol. En sorte qu'on les reconnaît, elles forment le portrait de la renaissance, qui regarde le froid animal qui s'est emparé de lui.

« La nuit avait fait deux pas vers le jour ».

Et lorsque ton esprit libéré de ses entraves, de ses visions, paroles prophétiques suspendues dans les airs, toutes ailes déployées, tu sauteras dans le vide. Comme un éclair échappant à l'insupportable, aux frissons glacés qui éteignent le cœur. Nous arrivons au seuil de son purgatoire. Ton effort ne fut pas vain. L'on peut à présent convertir nos frayeurs en espoir.

Se débarrasser de nos béquilles. Prend cette épée...Tu es devenue une dame du ciel. A qui je peux dire : 'va, la porte est devant toi'. Tu n'es plus recouverte des couleurs de la nuit. Moi...Moi je suis brûlé. Sillonné de crevasses. Les parcours sur ma peau de ces vies prélevées. Visiblement heureuses de l'être. Trésors vidés de leur vivant. Renforcés par les accords de la mort.

Je comprends grâce à toi qu'aucune excuse ne peut être invoquée. Que la décence ne fait que fuir, et qu'elle use peu d'adresse. Plus solitaire qu'un désert. S'y engager c'est perdre à coup sûr, vaincu d'emblée par son immensité. Son univers fixe, qu'aucun regard ne peut embrasser, qu'aucune main ne peut caresser. Et cela te rappelle, pour un non, ce qu'il était devenu. Un être à perte de vue. A la fois blessé et plein de mépris.

Comme je te regarde avec délice. Comme je t'ai prise avec ardeur, devenant l'auteur de ton destin. Pauvre malheureuse dont l'esprit fut à ce point détruit qu'il n'était plus qu'un bloc de pierre, soutenant tout le poids de sa culpabilité. Accablée, hurlant « je n'en peux plus ».

De ses refrains, de sa volonté inclinée. Contemplant les débris.

Je te récupère à la sortie d'un bar. Tu es muette, tu as des nausées. Peu à peu tu t'en remets à moi. Tu me laisses te parler. Me substituer à ton isolement. Une femme bien trop exposée au soleil noir. Je décide de te construire un rêve à l'image d'un tombeau. Nous grimpons les escaliers. Tu entres la première. Cheveux éclaircis par de minces rayons lunaires. Et nous tissons d'abord un dialogue gêné. Je sais que je vais devoir pénétrer ta forteresse. Cette peine indescriptible qui lézarde la confiance. Assise sur le lit, je vois bien que tu traverses ce quartier mental, inconnu, plongé dans l'obscurité et ses veines souterraines.

Pendue au vide. Je ne sais pas ce que tu penses de moi.

L'idée d'une étreinte t'effleure. Vibration rassurante qui déclenche en moi une mécanique terrible et belle. Mon fantasme redevenu une personne incarnée. Une histoire de poursuite et d'interdits que je mène avec, à l'origine, ton compagnon-mort. Tu existes mais ne connais que les fuites. Je m'approche de mon rêve. De toi. Poser mes mains sur toi. Un soir où les vapeurs de la nuit étouffent. Tu ne recules pas. Ni ne manifestes une quelconque désapprobation. C'est seulement que tu ne dis plus rien. Pas même ces mots gênés. Des murs immaculés de la pièce tombent les défenses. Je te vois

enfin soumise. Ainsi ta vie peut se renouveler. Je lis ça, soudain, dans tes yeux.

Je distingue déjà les restes de ton corps. Mieux encore que je le verrai lorsque de mon doigt je suivrai les contours de ta présence. L'éclatante splendeur de ta peau. Ce rêve de blanc vêtu portant au visage les jours battus. La séparation inscrite dans chaque trait de ton âme. Dont l'accès me sembla alors si facile.

Je m'aide de mes mains pour savoir ce que ton malheur a à me dire. Cela m'arrache un sourire de te voir suffoquer. Quitter peu à peu ce navire. Doux astre en collapse. En quelques brefs instants tu bascules dans mon souffle. Fort et clair. Sans qu'aucune autre voix ne vienne trahir abîmer notre union.

Brisant le cercle je te conduis au bord de ma falaise. Tes paupières ne se tiennent plus tranquilles. Je contemple ta silhouette. Je soulève doucement ton menton. Tu ne vis plus. Ou plutôt tu renais. Désormais tu n'as plus peur. Réconciliée avec le temps. Tu fermes les yeux ici, les rouvres là-bas.

Je suis encore vivant mais en partance...Regagne ton estime...Tu la retrouveras parmi ce peuple de victimes. Ton plus cher désir sera alors exhaussé.

Ce sont les formes de la ville que l'on sent derrière l'unique fenêtre de la pièce. Dans tes yeux il n'y a plus qu'oppression et violence. Evidemment, tu ignores qu'elle est ta future sépulture. Tu ne retourneras pas dans le pays qui t'arrache le cœur. La méchanceté de ses actions...Il court au mal. Ton sacrificateur, celui que je suis, va te protéger. J'en veux à celui qui t'a conduit à ne plus croire aux vérités. Celui pour qui témérité était mensonge. En te retirant de la scène je le châtie. Parce que, malgré tout, il t'attend. Il te négligeait, courant après mille fuites. Ces mauvaises fugues et silences impardonnables. Sa malédiction dans tous les lieux qu'il fréquentait. La froideur et la distance qu'il mettait...Mais il t'attend.

La calamité va de corps en corps. Sur le sien je ferai souffler une telle tempête...Chargée du sang des innocents. D'un si grand crime, celui que je vais commettre. Je le ferai revenir dans ce lieu

qu'était ton exil. Le cou brisé. Mais tu seras alors pour lui un objet d'effroi. Un sujet de malédiction une terre de désolation.

C'est l'épouvante, ce n'est plus le temps de jouir de ses torts. Il est arrivé à moi en pleurant, dispersé. Des lamentations des larmes amères. Tellement, qu'elles m'ont d'abord renversé. M'a-t'il dit 'je suis honteux' ? Non. Il a seulement dressé des signes entre lui et le monde. Et selon le fruit de ses oeuvres tu mourras en paix.

La blessure des souvenirs, la fureur qui te menace. Cette impossibilité désormais de donner sens aux paroles, de nouer un dialogue, de faire Histoire...

Un sentiment de défaite t'avait submergé. L'échec, sans doute, de ne pas parvenir à tenir ton rôle. Quelque chose qui ressemblait à la fonction d'une infirmière. Tu avais toujours "souffert" de cela. Te sentir exister uniquement au contact de la mort. Ne ressentir du plaisir qu'aux frontières de la vie. N'aimer que des êtres au supplice, condamnés. Alors forcément, échouer avec lui...Plus condamné que les plus incurables. Foutu d'emblée. Tu ne pouvais que t'enflammer. Tu ne pouvais entendre qu'une musique sublime. La plus belle que tu n'aies jamais entendue.

Je le châtierai, lui, son passé. La cause et son cadavre. Son versant underground. Pendant la nuit. Je veux à présent un autre livre, te le donner. L'exposer à la chaleur. Me brûler par le feu. Devenir prophète, qui prophétise en te disant qu'il n'y a plus de boue sur tes joues. En le jetant dans le manque. Détruire ses certitudes. Mettre ses lambeaux usés en ordre cosmique. Egorger tous les restes. Démolir les murailles de Jérusalem. Sa vie sera ton butin. Déliver tes chaînes. Troquer ses malheurs contre un lieu. Simple recours pour un éternel abîmé. Qui ne sait plus où se situe le bien le plus grand. Devenant le jouet de toutes les guerres. Celles qui se jouent de leurs veines. C'est là qu'ils habitent.

La ville était creusée de canyons gris. Chacun dans son antre. S'agitant toujours. Comme si l'on avait le vertige, à en avoir la respiration coupée. Ne voyant jamais surgir en eux les souvenirs et sentiments désolés. De cet air trop libre qu'on affiche dans le silence menaçant des espaces trop vastes. C'était dans cette chaleur

méta-urbaine que tu vivais. Le regard et le corps fuyant. Qui osait télescoper ta route ? A tes manières instinctives de ne pas nouer de liens avec d'autres que lui. Ta négligence prête au sacrifice, c'est évident, semblable au déchirement...Tu résistais bien vaillamment et t'agrippais à ses humeurs bizarres. Des mots sans suite. Il avait réussi peu à peu à te maîtriser.

Et quand il se dispersa parmi toutes les nations de sa conscience. Offrant à d'autres Dieux son existence, comme de l'encens. Qu'il transforma la tienne en ruines et désert. A ce point humiliée et dans le malheur. Malheur qui était le sien, qui n'aurait jamais dû devenir le tien. Parce qu'il n'a pas observé les préceptes qu'il s'était donné avant de se consumer par l'épée et l'accident. Cette épée qui dévore, s'enivre du sang de ses victimes. Ne t'effraie pas de cette terre lointaine. Mes mains ne sont plus affaiblies. Ne t'effraie pas de cette incision pratiquée dans ton âme.

Comme des biens amassés puis perdus. Des ruines éternelles. Ton étonnement quand tu verras tes plaies se refermer. Au bruit de sa chute. Il ne sera plus que solitude. La 'vengeance de son temple' intérieur.

L'orgueilleux chancellera, ne sera plus jamais habité. Alors que toi, fille d'une joie perdue depuis longtemps, tu te relèveras d'une extrémité de la terre. A ta voix, celle que j'ai entendue ce soir-là, gémissante brisée. J'ai fait de toi une montagne en feu. Nous avons rugis ensemble. Tu poussais des cris, avant que l'on s'endorme d'un sommeil si pur. Tu ne t'es jamais réveillée. Victime de ma tuerie. Conquête pour échapper à la colère ardente d'un destin gâché. Je me suis allongé près de toi et j'ai trouvé le plus beau des abandons. Celui que je trouve à chaque fois que je commets l'irréparable. Sentiment si plaisant et enivrant d'un mal-devoir accompli.

Ouvrage de mes mains, ta figure était comme du vermeil. Je t'ai laissé, tes jours accomplis. Ta fin ici arrivée. Délicatement déposée sur un tapis d'espérance. J'ai bu ton sang, son prix d'argent. La danse remplace le deuil. Tes yeux rendus à la lumière. Adressée à l'éternel. Libérée de l'étau des pères. « Sous les ailes à leurs quatre côtés ».

Tu étincelles. Je te revois. Tu étincelles de mille joies ainsi étendue. Depuis la forme de tes reins jusqu'aux épaules. Tes épaules polies comme de l'or. L'aspect étrange et beau d'une apparition éclatante. On te trouvera, on te prendra doucement. Âme qui va au ciel. L'on appellera forcément les secours. Ne voyant que la dépouille. Peut-être même un objet répugnant. Alors que moi je vois un fleuve prisonnier rendu à sa liberté. Sur les bords de ce fleuve à nouveau sauvage, l'on pourra reboiser et reconstruire et prédire

L'on y observera des signes de renaissance. Dans cet univers parallèle que je te promets.

Te voilà rassemblée, près de l'ange béni. Nous aurons transformé les ténèbres en lumière. Transcendé l'impensable en sacré. A l'instar d'un miroir brisé. Dont les éclats reflèteraient la fin du doute. Un temple plein de toi. 'Se baignant dans cette eau que la douleur distille'. Et ce regard sur les choses...Abîmé, si distancié à présent. Ton compagnon s'était évanoui, happé par la mort. Il semblait tantôt enragé, tantôt paralysé. Sous le poids de ce monde, de plus en plus pesant. Ce paysage poignant te transperçait l'âme et le cœur. Tu viens de parcourir son désert.

C'est un peu comme quand l'esprit quitte le corps. Un esprit qui alors s'égaré et se cogne contre les objets, formant son exode dans les peines d'un enfer intime. Rapportant les causes d'un libre arbitre abandonné au ciel. Or le jugement lui est étranger. Qu'il dégénère ou s'épanouisse, ce n'est pas son chemin ni sa parole. Il ne connaît rien de cela. De ces choix, qui sont intégralement entre les mains des hommes. Ce ne sont là que des biens qu'ils convoitent. Jamais ce n'est l'expression d'une existence. Jamais. Ce n'est jamais la semence, la route vers Dieu.

Si tu doutes encore, malgré ce que tu auras vu grâce à moi, regarde les productions de ces hommes qui se disent libres. Et qui fatalement se heurtent les uns aux autres. Ne cessent de mal raisonner. N'entendent pas. N'entendent rien. Ne savent pas qu'un ange terrible les attend là-bas. Ne voient pas la lueur qui perce leur nuit. Et qui rebroussent chemin, prenant peur dans une simple brume.

Il n'en demeure pas moins que la fatigue s'envole avec la peur. Que la voix redevient chose tangible, à nouveau légère, puis que des murmures remontent à la surface, quand il est possible de vivre sans béquille. Sans le souvenir de l'indélébile. Je n'y suis pas encore. Quand l'ensoleillement est suffisant, les mots que l'on ne prononce jamais ne se sont plus un culte de la noirceur. Se soumettre à l'impuissance cela suffit à s'ériger, à se construire peut-être. Et les failles font alors vibrer ce qu'il y a de meilleur en nous.

Non pas trésor naufragé. Mais le souffle qui disperse tout. Nuages toxiques, relations dommageables, liens pervertis. On s'évertue à retrouver de l'espace comme une épave. Mais l'on perd son temps. Et celui des autres. C'est infernal de ne vivre que pour sa personne. Planète noire qui happe et détruit. Toutes ces choses de la vie que l'on doit affronter, qualifiées d'épreuves, ne sont que des étapes vers son humanité.

Alors quand la force t'abandonne, que tu arrives à l'endroit où finit ton voyage, que le moindre bruit vient à bout de ton courage... Ton amour, pensais-tu, ne connaîtrait pas l'erreur. Il ne serait pas l'objet d'un revirement indigne. Il courrait toujours après le bien. Se dresserait toujours contre les actes réprouvés. Existant pour lui seul. Mais tu l'as vu tomber du haut de sa grandeur. Perdre son honneur au fil du temps. Tu l'as vu aimer son malheur bien plus que toi. Tu l'as vu pourchasser le mal. S'appliquer à le voir partout. S'abandonner.

Tu as préféré d'abord te taire. Attendre. Tu disais « je crains d'être inopportune ». Ta conscience forgée par une image. Comme une flamme éprise d'un semblable désir.

Tu as fini par apprendre combien croire en cet amour était de l'ignorance. Cela ne fait qu'augmenter le doute, j'en conviens. Car si l'amour se contente d'être attendu et qu'il n'existe plus par l'effet...

Ce qu'il provoque, ce qu'il blâme, ce penchant qu'il accorde. Ce qu'il laisse de bon ou bien de mauvais. Ce pouvoir de répudier, sa noble vertu aussi de ne jamais en sortir. Comme l'on monte un chemin que le soleil brûle. Pendant qu'une ombre aimée protège.

Tu peux t'assoupir dans ce rêve. Plus vite encore te perdre dans ses délices. Et voir ta grâce revenir. Le vivant qu'il représente, son surcroît de lumière. Celle qui rend invincible. Qui rappelle pourtant la douleur, ce pied dans le tombeau. Regarde en arrière...Et vois ceux qui ne reviennent jamais. Qui mordent la poussière. Dont la réflexion sombre, faute des effets les plus forts, à l'endroit où disparaissent les cadavres. Nuit refroidie...Elle disait « je suis votre âme et tout me semble doux. Je suis une route errante, construite pour confondre et tuer ».

« Pousser par le désir qui me lie aux gisants »

Ce qui te manque pour retourner à la croyance salvatrice. Cette confiance en ta beauté. Son repentir viendra plus tard. Quand il découvrira les leures de la vie. En l'occurrence ton absence. Pour l'instant ton cœur insatisfait, plein de colère, t'aveugle. Tu éprouves une soif impossible à étancher. Ton âme est à l'envers. Et rien n'a de sens plus amer que de te voir ainsi clouée au sol. A voir ce qui n'existe pas. Alors que, dans le même temps, tu t'ignores. Ne fais plus l'erreur d'une même fausse puissance. Il ne faut plus rester le long de cette falaise. Et s'approcher trop de son bord.

Tu es faite pour les profondeurs de ta quête, pas pour ces ténèbres, ces pleurs et soupirs. Je te réponds : n'espère rien. Surtout pas un soulagement pour eux. N'espère pas un jugement clément. Ils ne l'auront pas. Et c'est très bien ainsi. Ils chemineront parmi ces dangers, sentiront la montagne trembler, auront des sueurs froides. Ils deviendront des hommes. La frustration sera leur béquille. Tout le temps que durera la secousse. Autant dire leur vie. C'est tout ce qui se produira ici-bas. Rien de pire rien de mieux.

Ton âme imprudente se déroule dans l'anxiété. Celle de la contamination. Rien n'est plus cruel que l'existence. Sentiments pensées paroles...Les troubles murmures, sillons creusés et choses qui ne veulent pas mourir. L'on songe parfois que la guerre finira. Un désir de relire son passé. Dévotion pour l'espoir. Le front s'élève en direction de cet invisible.

Comme si tu t'étais répandue au dehors, guettant son retour. Qu'il mette un terme à sa ronde funèbre. Comme le souvenir des joies

qui sont passées...D'abord beau mystère. Puis tous ces bruits de départs. Ces barrières dressées qui t'ont fait tressaillir, puis trébucher dans sa nuit mortelle.

Passer comme un éclair. Ne pas voir venir et s'incliner déjà. Tu n'es qu'une ombre. Tous tes mots furent pour moi des preuves, entachées de son fol isolement, plein d'une injuste colère. Tu étais l'erreur à l'opposé de son accident. De son double malheur. Battu puis semeur de mort. Dans quel coin de l'enfer pensait-il finir ?

Tu me dis que ton séjour ici aura été si court. Si loin de tes aspirations. Je te réponds que l'expérience aura été notre seul guide. Je suppose qu'il va te pleurer. Je sais qu'il va te regarder différemment.

Tu seras feuillage, tu seras l'eau claire tombant du ciel. Tu seras sa faim et la soif qui le minera. Son âge premier et sa destruction. Tu seras les ruisseaux irriguant son corps. Tu seras son courage et son effondrement. Le temps qui lui restera aura ton visage. Le sien, si décharné, jusqu'à l'extrême bord de la mort, comme s'il souffrait de la faim, tu pourras le voir. Et te dire, de là où tu seras, que tu étais une inconnue à ses côtés...Ton absence à présent le tue à petit feu.

Je t'ai bien attachée mon amour. J'ai voulu devenir. Je me suis arrêté de surprise. Pris dans le charme du souffle s'évaporant. Je me croyais malade. Je l'étais. bercé par le très doux remous d'une vague. Elle avait fait disparaître la route. L'impression de dissonance s'accentua. J'étais désorienté. Dans le doute des couleurs et des lieux.

Il y avait une façon apaisante de vivre cette fin écrite. La peau très pâle pouvait aider. Et puis il y en avait une autre. Violente forcément. Vibrante surtout. Pour sortir du brouillard, échapper à la houle. Comme un changement de fréquence.

J'entre dans la chambre d'hôtel. Je tire les rideaux. Je remonte d'abord le drap sur tes épaules. Je voudrais t'embrasser. Les derniers soubresauts de notre rencontre.

Tu seras la dernière
pour but de mes efforts

nous sommes des impudiques
l'un pour l'autre

déjà murs pour endurer
la mort précieuse

en même temps devenir
immortels

faisant des promesses
une pluie

et dévaler comme un
torrent nos années

partagées

Le sang répandu est un baptême. Sous l'emprise de sa conscience, une aiguille qui te perce le bras, tu as répondu par un flot d'injures, considérant sa présence comme une intrusion. Tu as protesté, obéi pour une fois à ton âme. Refusant le martyr. Et de t'offrir ainsi, nue, à sa vue. Offerte sans exception.

Toi, soupirant et pleine de douceur, tu en arrives à prier pour que la violence l'ensevelisse. Pour qu'aucune secousse ne puisse le réveiller. Qu'il disparaisse ainsi. Puisque sa captivité le possède.

D'abord par des paroles caressantes. Puis par la contrainte. Toute furieuse tu te jettes sur lui. Pour l'étouffer de tes propres mains. « Eclairs et foudre » tu étais devenue. Etincelante et dangereuse. A ton tour tu étais le danger, la vie et la mort mêlée.

La prédication, mon amour, étais ta libération. Tu n'étais plus abîmée par l'idée de le posséder. Il sera sans héritier. De ton ventre ne sortira pas son avenir. Cette course à la mort, ce qu'il avait fait de votre vie, était l'offense de trop. Ton corps était devenu la cire dans laquelle il inscrivait son empreinte.

Moi j'offre une victime à Dieu. Une marche plus rapide vers sa lumière...Qu'un feuillage sublime te recouvre comme une renaissance.

Le suicide, puisque le mot doit être lâché, n'est pas le sacrifice qui serait la condition d'un Empire.

Un Empire-purgatoire comme l'on remplacerait l'âme par une ville sainte.

Alors que tu verses des larmes sur un corps passé, qui se déplace de ton rêve à la réalité...Tu t'opposes à ton sort, et tu fais bien. A charge pour toi de reconquérir ce pouvoir. Tu combats âprement et réalises que tu vois le soleil courir à nouveau. Il court de la cité du Ponant à Jérusalem. Et ton corps explose dans une constellation.

Comme une abstraction, les signes d'un état critique. Une parole impuissante à mentir. A se définir autrement que par la vérité. On a pu te faire taire. Te culpabiliser à outrance ou faussement te séduire. Te réduire.

Ton existence est demeurée pleine et entière. Même avec une mémoire contestée. Tu vis, et par là même, tu triomphes de leurs déformations. Rien n'empêche qu'ils te désarment, qu'ils tentent de vider ton âme. Mais tu es là...Tu vis. Incarnée et belle comme jamais. Ils peuvent bien transformer le réel en mensonge. Je ne connais, moi, qu'un seul langage...Le tien.

Le seul qui m'éternise. Du langage aux gestes.

Redire, encore et toujours, la mort. Et l'Histoire.

A l'instant précis où tout menace de basculer dans le néant. Où tout menace d'être effacé par une volonté de simplification, d'usurpation, de mystification. C'est sans précédent.

Les âmes de ceux qui furent mauvais, seront jetées dans l'Anti-purgatoire. Ils verront leur sépulture, et celles de ceux qu'ils auraient dû aimer, à jamais ouvertes.

Cette oraison funèbre, ce pardon que je récite constamment, cet abandon que je crains, une difficulté en fait, qui m'isole et s'acharne...Elle convient parfaitement au meurtre. A son injustice. Mourir très jeune, sans avoir régné. Ni accompli de longs combats sanglants. Sans doute cela est-il inadmissible. Mais je n'y vois qu'un sens allégorique. Tout ce passage que je rends moins pénible. C'est la vie, je l'abrège.

Il m'arrive d'avoir peur. Il arrive que cette peur se lise sur mon visage. Il devient un livre. Support qui précède le passage à l'acte. Du langage aux gestes... « La cendre a la couleur de l'humilité ». Elle a aussi la couleur de la disparition. De la perte. D'un transport contraire au vice.

Alors les rivages sont recouverts d'épines, que d'un couteau l'on peut arracher. « Pour fer, elle aura le fer du couteau »... Bien profond planté. Tu finiras, « mon joli piège », ensanglantée bien comme il faut. Dans les règles d'un art ancestral. Car je suis fou. D'une peau qui m'achète et m'achève. Mon joli piège à baiser.

Je t'ouvre le ventre et j'entre en toi. Ainsi notre sort que l'on jette au feu.

Moi qui n'arrache que des mots, qui me consume ou me pends plusieurs fois par jour, mais qui renaît toujours à ton retour. Après la mort, viendra le vent, celui de la vie.

De quoi remplir les pages des journaux, leurs écrans et leurs fils d'actu instantanés. Nourrir la gueule béante de la modernité. Pauvres aveugles...Ca ne peut donner que de la peine. Cette arme chargée que l'on tourne vers soi.

« J'vas mourir dans l'instant »...Cet air de tuerie que j'ai au visage....De mendiant. Mais de vies, pas d'argent.

Ce territoire qui se reflète dans la Seine, décalque fluctuant de la ville, me rappelle que je fumais de la main droite. Je ne suis que le champ de mon regard, qui embrasse tout ce qu'il est possible de voir et de retenir. J'étouffe à l'idée du vide, de son illusion. J'aime ce

qui crève les yeux, les déchirures urbaines. Les espaces plantés quand ils sont traversés par une âme. Et le sol, sous mes pieds, qui gronde de sa vie souterraine.

Du ciel au sous-sol ça vibre et ça vit. Ça meurt aussi. C'est sublime et sordide, souvent en même temps. C'est éclairé ou dans la pénombre, parfois en alternance. Il y a des corps sur le trottoir. Ceux qui sont tombés, ceux que l'on a déposés là, ceux qui dorment ou cuvent ou qui s'en vont pour toujours. Toutes ces vies crépusculaires. Un écoulement vers le noir. Face au bitume. Yeux clos, mains sous le menton. Au plus près de la ferraille qui grince plus bas.

Pour bien marquer que l'on arrive à nouveau à se déchirer au couteau, à rire puis à se tuer. A se courir après, puis à s'entredéchirer. A se mettre à genoux. De nos paumes ruisselantes qui recueillent l'eau d'une fontaine, s'hydrater à tour de rôle. En se disant que c'est la dernière fois. Sur le bord de ton monde, rives écartées, me tenir en silence. Depuis toujours en fait.

Comme tous les visages humains.

Dans toutes les capitales se croisent, et se décroisent, dans une infinie variété, des univers agités, remplis d'une douloureuse électricité. Douloureuse mais fascinante. Meurtrissures planétaires d'où le sang coule.

Tellement humain que le désir suppose qu'il s'agit d'un Dieu. Ce genre de chose qui persiste avec une force incroyable. D'une ville à l'autre. La marque ensanglantée d'une morsure. De sa morsure.

Dans quelle merde je t'ai plongée ? Ce goût infect qui m'envahit, ce goût de pourriture. Celle que je suis probablement. Qui se rappelle à moi ainsi. Dans ma bouche, dans mes yeux, dans mes larmes. On dirait une piété tiède, avariée qui se dégrade lentement au soleil. Un soleil de plomb. Ce léger vertige qui tutoie le désir et le rêve. Un élan dépourvu de haine d'abord. Avant de s'en charger...Ciel d'orage, dans l'épaisseur de ce ciel qui vire au bleu foncé puis au noir. Cieux d'un paradis que l'on s'injecte.

Un matin, en passant, m'arracha du silence. De mon cœur, qu'il changea, fit un champ de ruines. Mais dans ce vague écho de ce qu'il fut, j'entends m'abreuver d'azur et fuir la marque obscure de mon ombre. La nuit, son champ d'héroïne, sa beauté, l'entrave de mes racines. Moi qui prétendais être libre, je restais planté là. Flottant immobile sur une eau toxique. Voyant des rives toujours plus effrayantes. Que reste-t-il de celui que j'étais ? Quel souffle d'aventure dangereuse m'a emporté ? Vers ces vapeurs où la vie s'éteint. A présent je relève le mort. De revivre un instant comme si nous étions un flot de sang pourpre et sain.

Me revoir par-dessus les aiguilles, puis les soins. Loin de l'incessant péril, mon éternel hiver. Cet esclavage m'obsédant. J'allais mourir dans ses bras, faute d'avoir saisi le sens de la torture.

Cette ville est une mosaïque. A toi, dont la charogne est vie, elle parle. De son fumier, de ses beautés. Suivant la mort qui partout se dresse.

Et je vis sur ta peau, frémissante de peur, ton être sublime. Un soleil tombé à l'opposé. Toi, seule, le long du chemin. De plus en plus morte. Chuchotant de noires confidences. Tu avais raison d'être si désespérée. L'ombre et la mort étaient ton quotidien. Tous les matins étaient pleins de poisons. Ton beau souffle ardent ne parvenait plus à t'animer. Il menaçait de mourir au matin. Ton cœur éteint. Et le ciel délicat n'y peut rien. Tu finiras par baiser la terre. Par la pénétrer profond. T'enivrer de son odeur humide.

Des caresses trop rapides, comme un débordement, celui d'un fleuve que ni les nuits ni l'amour éternel ne pouvaient apaiser. Cet amour-là était un univers impossible à contenir. Je ne connais d'autre corps que cet univers.

Cette barrette bleue qui tient tes cheveux clairs.

Et les journées où les heures passent sans que je voie ton visage, ou que j'entende ton pas.

Je suis sous l'ombre de ton absence. Aux coups de la vie je présente mon front nu. Futur vieillard que je suis, ou que je ne serais pas. Etrangement seul, la vie pour cercueil.

Dans ce lointain qui semble sans trêve, qui poursuit une course impossible, qui dévore les lieux...Tu luttas. Tu cambres tes reins. Tu y crois encore à ce monde qui pourtant t'ignore.

Dans Paris, où les rues versent le bleu saignant, où les odeurs de boisson envahissent tout. Où l'on devient plus squelette chaque jour. Où la poussière sent pourtant la vie. L'air est plein de mélancolie et l'on se vend pour rien. Un regard...De quoi vivre, se souvenir. Ou ne plus se souvenir du tout. De ce noir du vice qui a envahi ton cœur. Qui, à force d'être ivre-mort, a lâché prise.

Des jours entiers à courir, où le bonheur passé, à venir, finissait par intoxiquer le corps. Des pleurs invisibles, partout, tout le temps. Parfois délicieux quand ils étaient mélangés à ta sueur. Mais dans cet environnement la mort perçait. Ma douleur d'animal triste s'y retrouvait. A des sons présents se mêlaient des bruits passés. D'où cet air incomplet, toujours ce goût de bonheur perdu ou inaccessible.

Je jetais dans la rue ma détresse, orage passager dans l'azur déchiré. Des années ne m'ayant fait souffrir que pour ressusciter. Je n'entends que toi seule. On s'allonge dans le soir. Douce proie consentante. Je vis et meurs sans qu'aucun songe ne m'atteigne. C'est là pourtant que je vais, dans ce lugubre oubli. M'enivrer à plein cœur. Ma vie aura été cette promenade brève. Jamais vraiment à mon aise. La face vers le ciel, d'un bout à l'autre. Pas de cris, pas de bruit. De la brune. Le dos sur la terre. Et des blondes et du blanc. Histoire de donner à mon corps un peu de fête. Je te confie les débris nombreux de mon passage. Je n'ai plus la force de les rassembler. On est soûl pour un temps.

Mais ailleurs, douloureuse saison, soleil couchant que je saisis, il y a les adieux suprêmes. La mort présente à l'angle d'une fièvre et d'un silence.

Peu à peu pourtant sa mélancolie t'a semblé complaisance. Elle n'allait plus droit au coeur. Il oubliait de t'entendre. Son amour devint triste. Comme une chanson lointaine. Plus de larmes sincères. Juste un rêve envolé. Plus qu'un rire obscur. Une existence sans but. Et des cigarettes toute la journée. Comme l'air malsain du métro. Tu me parles ainsi de ta détresse. Tu me dis que sa figure chérie te hante encore. Qu'elle vient toujours se poser sur la tienne. Souffle aimé. Etincelle à jamais, dont le dessin en volute sur ton front est une marque indélébile. Que sa présence t'accompagne en permanence. Mais qu'elle est maintenant pareille au brouillard. Etouffante, aveuglante. Ton âme en est trempée. Elle s'effondre sur tes joues.

Lui, il s'effrange. Il ne vole plus en tourbillon léger. Il est cette pluie froide et amère.

Cet homme que tu as cru sans tache, qui était sur ta peau de la cendre satinée, te glace à présent le sang.

Il n'est resté aucun témoin de ta disparition. Ni message. Ni trace. Comme transmise de ce monde à l'autre dans l'ignorance de ton passage. Mais certains jours, alors qu'un signe, une émotion, une chose indéfinie se manifestait l'on pouvait savoir. bercée par l'ondoiement des arbres, telle rue me rappelait ton existence. Ce n'était pas toi. C'était plus que toi. Tu faisais irruption devant moi. En moi. C'était insupportable. C'était bon. Ton inquiétude me terrassait à nouveau. Car à la fin tu disparaissais à nouveau. Me laissant exsangue. La rue transformée en vaste plaine. Tous ces gens ordinaires soudain transformés en fantômes.

Aujourd'hui sera une journée dans le coma. Du sang sur les draps froissés. La police bientôt, qui soupçonne toujours dans ces cas-là. La tribu obscure soudain suspecte. Mais de quoi ? Il faudra des siècles pour lever le malheur. Ce geste impulsera son propre rythme à tous. Il sera comme un mur d'enceinte entourant chacun de son mystère. Il sera cause d'amertume et divisera soigneusement et dispersera un sentiment d'insécurité.

Un réconfort timide dans l'intervalle de cette vie écourtée. Ce qui coule entre tes jambes. Fleuve enfui de ta jeunesse. Ton âme est

forte de strates de secrets et de terreurs, bien tassées jusqu'au plus profond de ton cœur.

Rien n'efface la sensation d'ultime destination. Pas même la pire des tempêtes, à en être blessé. A ne pouvoir dépasser la barrière du brouillard. Je m'accroche à cette vibration qui parcourt ton corps. Vague aux volutes parfaites qui se perd dans l'esprit nocturne.

Tu pouvais aisément aimer une armée de silhouettes. Celles affairées envahissant les couloirs du métro. Dans un mouvement tantôt cohérent, tantôt décousu. Et cela fait des ruisseaux qui se soulèvent et rebondissent contre les façades. Grandes flots qui roulent et ruissellent en longues étincelles. Rayons de la ville se couchant. Cristal splendide, sans lendemain...Jamais...La furie n'en est pas un.

Au milieu des décors ballotés par les vents, on passe son temps à se détester. On se laisse tomber dans les trous. Et l'on se met du rouge avec le doigt dans la plaie. On amasse des rides. On reste bon jusqu'au bout. On l'on devient très féroce. Tout cela n'est rien dit-on. On jette les décors, et cela n'est pas pire. Certes on n'a pas l'indécence de comparer nos malheurs obscurs. On n'ose pas le crime. On devrait.

Loin des larmes et de l'alcool, sans faire scandale, l'on dira aux tristesses mornes d'aller se faire foutre. Que leurs défaites soient nos armes. Et vieux, nous tuerons l'amour-poison. Des voluptés passées, lorsque tu sentais en toi monter le désir, que tu t'en allais du monde par le seul pouvoir de mes caresses (qui laissaient autour de toi comme de la neige, plus blanche et douce que de la laine), tu garderas en songe les chants et le beau vacarme de nos étreintes.

Je persévère de mon cœur ridé, alors que le sang pleure dans mon verre. Je persévère. Je sais bien que Cassandra pardonne toujours. Qu'il suffit de l'embrasser, comme la vie, pour que les diagnostics finissent par mentir. Ainsi la réalité vient achever tous nos souhaits. Pour les dépenser en si beaux vices.

Je n'ose pas m'arrêter. Je serre à peine ce passé, comme l'on remonte un drap à moitié. L'être aimé...L'être aimé je n'ose

pas...Nous baignons dans une telle lumière, où plane un tel silence. Ce mal sans remords contre lequel on lutte. Qui nous entoure. Ce mal qui passe comme passe la vie. Plus souvent qu'à notre tour. Ce temps qui rime quelques phrases et puis voilà.

Lourde pierre. Enfin la trêve. Sommeil sans vœu. Même quand la pluie mitraille la fenêtre.

Je dis que ton corps glorieux se perd dans un couchant d'or. Qu'il vogue, voiles déployées, dans un espace libre. Sur ton front une goutte de sang vermeil. Reste d'une pluie décomposée. Je voudrais te montrer un peu ce que tu sèmes. Ce qui est né dans ton jardin. Ma chère je t'aime. Dans l'ignoble langue que je torture chaque jour. Consumant une vie absurde. Cette obscure ornière. Dont on se lave pourtant. Ce dialogue si long. Jamais terminé. A la fin, je te tue.

Tu m'es plus précieuse qu'un poème parfait. Je m'abreuve à tes lueurs immortelles, elles se mélangent à des torrents insondables. Même si les flots sont jaloux, je te reprends toujours. Comme une mort sans fond.

Tu mourus en effet. Dégoûtée des désirs. Portant les effets et les causes. Lassée des choses. En avoir trop vues. D'avoir rêvé le monde sans l'avoir construit.

Tu ne mourras pas. Puisque nous renaîtrons ensemble.

Pour apaiser ta peine. Ne plus vivre sous un joug si étroit qu'il te prive d'air. Je veux pour toi des éclats et non plus des sanglots. C'est ton dernier reflet que je veux voir dans l'horizon du matin. Ton malheur disparaître, comme le sort s'accomplit.

Sur un quai désert. Foule disparue. Geste dans l'ombre. Les reins rompus. Tu t'en vas. Rêve déçu. Fleur fanée. Pas même ton parfum ne subsiste. Je me sens vieux. Retrouve-moi sous terre. Après le froid. Là où les corps sèchent, mais où les âmes se mêlent.

Qu'ils écoutent ou qu'ils ignorent tes souffrances. Autant d'épines et de ronces...La langue que tu parles est inintelligible. Elle est

pourtant dans ma bouche douce comme du miel. Ton visage endurci j'en ferai un diamant, et ta vie, ce grand tumulte, une sentinelle que je caresserai lentement. Tu te couches sur le côté, tu tournes ta face et ton corps vers ma présence submergée...Voici, je te donne ma chair impure. Celle d'une bête morte, que je suis en puissance. Morte ou déchirée. Ma colère assouvie entre tes seins, entre tes cuisses. Comme « des pères ont mangé leurs enfants au milieu de toi ». A présent, les enfants mangent leur père. Ce sont des bêtes féroces, incendiaires.

Tu diras : vos autels seront dévastés. Et je détruirai ces lieux devant leurs idoles... Époque infiniment brisée à cause des infamies et du mensonge.

Mais personne ne marche à la guerre. Tout le monde meurt, plus ou moins. Dévoré par la famine. Celle du ventre, celle de l'âme. Des visages sont confus. Des visages sont fiers et furieux. Et parsèment la ville pleine de violence. L'esprit flotte entre la terre et le ciel. Visions d'horreur ou divines. Un malheur succède à un malheur. Les rues sont remplies de meurtres et plus personne ne reconnaît la loi. C'est quelque chose d'éclatant qui peut être beau. S'élevant en une épaisse nuée pleine de figures sans pitié ni miséricorde. Prête à tout. « Chacune avec son instrument de destruction à la main ».

Vous ne savez que tuer les femmes, les violer, les posséder.

Je tombais face contre terre. Souhaitant être enseveli. Et voilà qu'au ciel apparaît un feu. Je me retourne et sous mes yeux les flammes envahissent l'espace. J'ai alors récité toutes les paroles les plus sacrées. Celles que je me disais pendant l'obscurité, et qui pouvaient percer des murailles. Je buvais cette eau pure. Avec inquiétude. J'étais dépouillé, mais elles éteignaient toutes les violences, toutes les angoisses. Les âmes qui ne devaient pas mourir ressuscitaient. Et l'enfer garda, pour un temps, ses oracles.

Las, je passe par les mots
pour t'atteindre. Pour te dire
à quel point ce vertige
me transperce. Ton
humanité à ce point

malmenée incomprise –

comment parvenir
à ton cœur sans
abîmer tous ces liens
qui te fondent ?

te faire toucher du doigt
l'épicentre du malaise
sans me tromper ni
m'aveugler –

et détruire la culpabilité
qui te ronge alors
que rien ne t'oblige
puisque ton âme
est pure –

pas celles de ceux
qui parfois t'oppressent
et se jouent de tes
larmes – ça me
ruine ce constat

et ça me ruine de
l'exprimer – au fond
de moi la peur viscérale
de l'erreur – mais l'
amour infini que je te
porte m'anime

rien ne s'effondre
tout est en place
y compris – surtout -
ta vie miraculeuse
ton art profond
ta beauté singulière

ceux qui négligent
tes ailes fragiles

qui s'agitent et
 te mangent – ceux-là
 oui prennent le
 risque de s'effondrer
 mais tu n'y peux rien
 tu leur as déjà tout
 donné

Il y aura néanmoins un reste de toi qui échappera à l'oubli. En ces mots tu t'adresses à moi : 'je t'accueille. Je te laisse entrevoir mes ombres fugaces'. Commerce de chair fraîche, voilages blancs, voilier fantôme. Sans peine la privation s'envole. A peine sortie des ténèbres, tu m'illuminés brillamment. Sans rien répondre, et sans retenue, je deviens l'intrusion. D'ailleurs l'impression que c'est ma place exacte. Cela ne m'effraie pas, cette certitude. A ma place exacte. Cette interruption, en cours de route, fut ma rédemption. Presque détaché de mes doutes. De ma peur. Encombré depuis toujours par la peur.

Le danger, le seul qui mérite l'attention, c'est bien l'effondrement du rapport au monde. Le grand dérèglement qui s'empare de tout. La politique envahit le moindre espace. C'est la mort. Je veux dire : c'est un processus de mort. Celui décrit dans la passionnante documentation des médecins réanimateurs, ces sorciers. Le même processus. Chaque organe est touché l'un après l'autre. On appelle cela la grande catastrophe. Une succession d'événements catastrophiques. Comprendre que le corps subit des assauts répétés, à l'issue inéluctable. C'est une course. Une véritable course contre le temps. Mais perdue d'avance. Les médecins ne sont plus que les observateurs, tour à tour dépités, attentifs, émus, indifférents, de la fin d'un système vivant. Ce n'est pas grave : un étage plus bas, d'autres systèmes vivants apparaissent et rouleront à tombeau ouvert vers l'étage du haut. Pourtant d'un système à l'autre, c'est bien la civilisation qui se tisse ou se déchire. Rien n'est donc totalement médical ou politique. Il y a autre chose. Qui ne peut être relié à aucune machine. A aucune statistique. Il y a la pensée en étoiles, dont les bras se joignent et illuminent ce qui fait une société véritable.

Alors que nous sommes les objets d'un déplacement, que l'on refuse le sacrifice... Cette chose nocive si présente aujourd'hui. Dans l'air du temps moyenâgeux. J'écoute Hiroshima, mon amour. Et je lis Nagasaki. J'y trouve un sens. Celui de la destruction intégrale bien sûr. Mais au-delà, une alerte éternelle. Mon amour, jamais je ne lâcherai ta main. Au fond de moi, je sais bien pourquoi. J'imprime à ma marche douloureuse ce rythme incandescent. Je descends. Prends une autre ligne. Des phrases se forment dans ma tête, toutes reliées à toi. Je me revois aider, si régulièrement, et pour le même escalier, cette toute petite vieille asiatique, aux yeux si vifs. Je lui tapote le bras dès que je l'aperçois au pied des marches, avec un caddy plus grand qu'elle. Elle me connaît maintenant. Je lui monte son caddy, puis lui caresse la main, et la laisse disparaître dans la foule. Fragile et forte à la fois. Plus tard, en lisant, j'apprends que la bombe atomique qui emporta Nagasaki, tua essentiellement des chrétiens. Parmi les rares vivant au Japon. Et je me dis qu'aujourd'hui cela continue. Nous poursuivons ce "funeste dessein" qui consiste à nous détruire nous-même.

Hors d'atteinte dans ce coin-là de l'humain. Un lieu-dit appelé l'enfer. Parfois le paradis. Au fond il arrive que cela se ressemble. A la manière d'un triste Christ. Animal malmené. Glissant sur un sol incertain. Toutes ces expériences douloureuses. Tentons le diable... Il sait toujours ce qu'il en coûte de transgresser.

Au commencement se trouve un réduit. Quelques desseins. La peur. Toutes ces façons de glisser. De s'esquiver sans être aperçu. De brûler des vétilles, au lieu de se foudroyer. Une sorte d'inconscience qui chemine sans plus rien remarquer. Guerre d'impressions. Mais peut-être la rêve-t-on. 'De tels riens gâchent toujours tout'. Le chemin finalement est si long. Enfin le croit-on.

Il ne restait que quelques verres à vider. Des fardeaux si terribles qu'il semblait que l'on pût en mourir en quelques secondes. On appelle cela un homme au-delà. Avec ses lueurs de folies et d'incompréhensions. D'inquiétudes aussi. Une vaste expérience de l'éphémère désir. Un premier traitement, forcément une chimère.

Un jour je n'ai plus attendu ce rendez-vous morbide. J'ai rejeté la sensation malade. Le récit incurable et tous ces rêves

inexcusables. Avec une sorte de fièvre, proche de l'ivresse, dans sa phase descendante. Quand l'alcool n'a plus de pitié. Qu'il crucifie. Et crucifie longtemps. Que l'on sent dans le coeur la pointe d'un couteau. On se dit qu'il est temps de s'en aller. C'est à ce moment précis que l'on prend peur. Et cette peur c'est la vie. Même si l'escalier devient plus sombre à mesure qu'on l'affronte. Je me perds en connection. Une respiration inégale. Des repas saccadés. Je murmure tant de choses. Jugeant que les terreurs lâchées sur ma conscience ne valent pas le temps perdu. Des suffisances qu'aucune main ne peut toucher. Et même la vue imprenable sur le précipice, l'unique serveur indiscutable, ne fait plus sens.

Tu ne payes pas. Jamais le prix de tes plaintes. Ta mauvaise grâce, ce qui est terrible en toi et qui te serre le coeur. L'écriture de l'adresse. De ce lieu où tu penses et respires. Tu sais combien je t'aime. Même au désespoir. Même seul. Tu me soutiens et me relève. Le dénouement est pourtant connu. C'est impossible de décrire la scène (pourtant je les ai vus ces personnes âgées se tenant par la main, fendre la chaleur mortelle, ils passeront le cap, j'en suis sûr). On peut, au mieux, en percevoir des bribes, comme des soupçons. Mais sa réalité profonde, elle est inconcevable. Elle relève d'une chose miséricordieuse.

La fulgurance, un être noble, un ange alcoolique. Les termes exacts de ta vie en instance. Tu pourrais commencer par avouer ton avenir nettement indéterminé. Tu pourrais commencer par dire l'objet de ce risque. De cette boule au ventre à l'idée de revoir. De sentir à nouveau sa peau. Ces projets éloignés. Comme une ville qui respire à présent sans toi. Ce traitement bien gagné. Qui finira par se retourner contre toi. Il veut ta mort. Il t'envoie d'hôpital en hôpital. Lieu technologique. De survie, qui, par couches successives, dessine une ville à l'intérieur de la cité. Des siècles enchevêtrés. Tant d'événements accumulés. Incomparables corps échoués là, tenant jusqu'à la mort. On l'embrasse sans fin. Mais suivant ton habitude tu refuses de faire attention au chemin. Sans même élucider les circonstances de cette colère. Inutile d'en parler. Tel fut le mot d'ordre intérieur. Inutile d'en parler. Et c'est toujours comme ça. On serre les dents, on ferme sa gueule.

« N'est-ce pas le remords qui te tourmente secrètement ? »

Qui use ton âme,
qui te porte au vide.

A souffrir plus que de raison des absences.

Tout le secret est là.

Dans cette carte brisée. Inestimable mer. D'où l'on vient. Son ventre-rade.